THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
1335

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Timon
Diatribe
en 3. actes
par Mercier
an 7.

BIBLIOTECA
NACIONAL

TIMON D'ATHÈNES,

EN

CINQ ACTES EN PROSE,

Imitation de SHAKESPEARE;

PAR LE C. MERCIER,

Membre de l'Institut National des Sciences et Arts.

SECONDE EDITION.



A PARIS,

Chez CERIOUX, Libraire, Quai Voltaire.

AN VII.

PREFACE.

C'est dans les cachots de la tyrannie décemvirale, de cette tyrannie qui a pesé sur la France entière, en opprimant ses mandataires les plus purs, les plus courageux et les plus fidèles, que j'ai écrit cette pièce (1). Réduit à une inaction forcée, j'eus recours à mon auteur favori, dont je recommençai la lecture ; ainsi j'éprouvai la vérité de ce qu'avait dit *Cicéron, que les Belles-Lettres nous consolent puissamment au fort de nos adversités.* Le Timon d'Athènes de *Shakespéare* m'offrit une foule d'idées et de sentimens analogues aux miens, et je résolus, fidèle à l'art que j'ai toujours chéri, de faire passer ce drame sur la scène française. On sait combien il est difficile d'assujétir *Shakespéare* à nos règles théâtrales, et sur-tout au goût sévère d'un auditoire parisien. C'est cependant ce que j'ai tâché de faire ; je ne me suis servi d'aucune traduction ; j'ai composé et dialogué à ma manière, d'après le modèle que j'avais choisi. Si l'on trouve dans mon imitation quelques ressemblances avec le *Dissipateur*, c'est que *Destouches* avait puisé, dans le Poëte anglais, plusieurs intentions dramatiques ; et comme la langue anglaise était alors presque inconnue aux gens de lettres, *Destouches* n'en avait rien dit.

Timon d'Athènes était surnommé *le haïsseur des hommes.* Ah ! si quelqu'un avait le droit affreux de les haïr,

(1) J'ai voulu conserver cette Préface telle que je l'ai publiée au mois de Brumaire an 3, en sortant de captivité, et rentrant à la Convention Nationale.

ce serait peut-être celui qui aurait vécu en France depuis dixhuit mois, au milieu de tant de scènes de démence et de fureurs. L'histoire en est si effroyable, que si l'on ne se hâte d'en rassembler les témoignages, on la prendra dans deux cents ans pour un roman calomnieux de la nature humaine. Baissons la tête d'avance, en signe de repentir et d'humiliation devant les races futures ! Des hommes de sang (1) et de ténèbres, au nom de la *République, une et indivisible*, (comme jadis les Théologiens, au nom de la *Sainte Trinité*), ont métamorphosé la sainte colère d'un grand peuple en véritable canibalisme, ont corrompu, tout-à-la-fois la politique, les lois, la langue et la morale; ont conspiré contre toute espèce de talens, ont proscrit jusqu'aux mots *sagesse*, *humanité*, *modération* (2), ont transformé enfin la sublime insurrection du 14 Juillet en 2 Septembre, en 31 Mai; car ces journées-là sont absolument les mêmes. Où trouver, dans les *Annales du Monde*, des époques plus lamentablement désastreuses? La législation, viciée par ces organes impurs, est devenue l'effroi et l'horreur de l'Europe : et qu'ont opéré toutes ces lois *draconiennes*, et qui semblent avoir été dictées par les puissances ennemies? Elles n'ont servi qu'à consolider les trônes voisins, qu'à protéger la cause des rois, qu'à reculer pour des siècles peut-être, la liberté européenne, qu'à déshonorer le nom français, si enfin la partie saine

(1) Ils n'étaient guères plus de trente dans l'origine.

(2) Qui l'eût pensé qu'on ferait du terme *modéré* une injure accréditée. Il n'est que trop vrai cependant que le sang appelle le sang, et que la politique qui consiste à le répandre, sera toujours une politique inspirée par le crime, et dictée par des scélérats.

de la nation ne se fût hâtée de signaler et de proscrire les assassins de la patrie (1).

Des holocaustes humains devant la statue de la liberté ! la République et le crime ! Monstres, et que ne redressiez-vous plutôt l'idole de *Moloch* et celle de l'affreux *Theutathes ?* La disparate eût été moins épouvantable.

Comment, après les ouvrages de *Fénélon*, de *Mably*, de *Voltaire*, d'*Helvetius*, de *Condorcet*, de *Rousseau* et de tant d'autres publicistes humains, a-t-on pu prêter l'oreille à la doctrine d'un *Robespierre* (2), qui voulut faire de sa politique une religion, et ériger en dogme ses conceptions barbares ; environné de ses jannissaires Jacobins, il ne sut qu'émettre des équivoques éternelles sur les mots *peuple*, *liberté*, *égalité*, *révolution*. Jongleurs ensanglantés ! c'était-là *tout votre secret !* et c'est ainsi que vous avez commandé et exécuté à-la-fois tant de massacres inutiles, même aux progrès de vos absurdes systêmes.

---

(1) Ils parlaient ouvertement de la destruction de la moitié des habitans de la France, pourvu que l'autre fût *libre*

(2) Ce tyran sombre était d'ailleurs l'ignorance personnifiée. L'ignorance produit la cruauté, et la cruauté reproduit l'ignorance. Les esprits bornés sont toujours prêts de tomber dans les extrêmes, il n'est presque point de scélérats qui n'ait de soi une idée superieure. Tel était le blême dictateur, qui, pour jusfifier l'énormité de ses crimes, imagina un jour d'en rendre responsable l'Etre suprême. Voici quatre vers que l'on a composés sous son règne :

Des cieux et de la terre, indétrônable roi,
Nous as-tu retiré ta faveur paternelle ;
L'homme n'aura-t-il plus que la rage pour loi ?
Ne doit-il plus mourir de la mort naturelle ? G.***

Quand on a vu cette foule de *Nérons législateurs*, (et qui n'avaient point cependant de trônes à perdre ni à défendre), cette phalange de bourreaux obéissans, ces horribles violations du droit naturel, civil et politique, il faut bien aimer les hommes pour les aimer encore. Je me sens quelques fois soulagé du tourment de ma sensibilité, en pensant que le ciel nous doit un *Tacite*, qu'il nous l'accordera sans doute, qu'il naîtra, qu'il est né peut-être, qu'il prend la plume, qu'il peindra; mais que dis-je un *Tacite*, non, c'est un *Buffon* qui doit nous décrire les penchans de ces *législateurs* qui portent néanmoins la figure humaine; leurs caractères n'appartiennent qu'à l'histoire naturelle.

Les murs qui m'environnaient, les murs de ma prison m'ont du moins été favorable; ils m'ont caché, dérobé le spectacle des plus grands forfaits, mêlés aux plus hautes extravagances: les villes détruites comme les individus, et ce qui est non moins douloureux à contempler, la stupeur universelle d'un grand peuple armé, et cependant percé de mille coups, à qui on avait dit: *Courbez votre tête sous le joug de la terreur, il n'y a plus de justice*..... et qui hélas! avait courbé silencieusement la tête.

On pense bien qu'affecté de telles idées, le comique de ma pièce aura dû s'en ressentir. Combien il en coûte pour renoncer à la douce philantropie! heureusement que je n'y suis pas parvenu; mais j'avoue qu'il y a quelque danger à souffrir long-temps de la faiblesse, de l'injustice et de la méchanceté des hommes, et que les misérables, qui n'ont aucune vertu, nous exposent au malheur réel de perdre enfin la nôtre.

N. B. Le *Misantrope* de *Molière* est inférieur au

Tartuffe et dans le but et dans l'exécution. C'est un faux titre ; mais les nuances existantes alors dans la société étaient si délicates, qu'un demi-bourru était taxé de misantropie. Ce n'était pas à *Molière* à frapper cette franchise de caractère. Le *Festin de Pierre* est une pièce bien inférieure au *Misantrope*, mais il y règne une force qui me la fait chérir ; il y combat l'impiété et le libertinage avec des armes tranchantes. Cette pièce est parmi nous à l'ordre du jour, et sa représentation ne pourrait être que très-utile. C'est pour cela sans doute qu'on la relègue aux Boulevards.

PERSONNAGES.

TIMON, (*Grand-Seigneur d'Athènes.*)
LUCIDÈS,
LUCULLIME,
SEMPHRONIDE, } *Sénateurs, faux amis de Timon.*
AUTRES SÉNATEURS.
FLAVIDIAS, *Intendant de Timon.*
AMARILLA, *Maîtresse de Timon.*
ALCIBIADE, *Général Athénien.*

TIMANDRA,
PHRYNIA, } *Courtisanes.*

APÉMENTÈS, *Philosophe Cinique.*
BRUTEMON,
DULCIMADE,
CAPHIS, } *Esclaves des créanciers de Timon.*
NICOMÉDOCLE,
SPONDÉAS, *Versificateur.*
PICTOMANE, *Peintre.*
MERCIDE,
EUPHRÈME,
NOLIMAS,
CIRCIDES, } *Créanciers de Timon.*
AUTRES CRÉANCIERS.
EUPOLIS,
MYRPHON,
DEMOCÈDE, } *Esclaves de Timon.*
UN VIEILLARD Athénien.
DÉPUTÉS du Sénat d'Athènes.
Un Enfant sous la figure de Cupidon.
Des Nymphes.
SALTIDÈS, *Maître de Danse.*
Des Musiciens.
Des Soldats.

TIMON D'ATHÈNES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un vaste salon magnifiquement décoré. Des lustres ornés de guirlandes pendent du plafond. Un grand nombre de sièges très-riches, placés autour d'une longue table qui occupe le fond du Théâtre, derrière laquelle s'élève un fauteuil couvert d'un Dais. La table est garnie de tous les meubles précieux dont les Athéniens se servaient dans leurs banquets. Deux portes dans le fond de la Scène communiquent á l'appartement de Timon. Deux autres sur chaque côté, en indiquent la sortie.

SCENE PREMIERE.

APEMENTÈS *seul.*

(*Ce Cinique entre seul, vétu d'une étoffe grossière, les reins ceints d'une large ceinture de cuir, la tête couverte d'un bonnet de peau d'ours, les jambes nues, les pieds dans des sandales, un bâton noueux à la main. Il considère quelque temps, d'un air hagard, la magnificence du salon, et dit ensuite, avec le ton d'une humeur brutale.*)

QUELS apprêts somptueusement ridicules!.... que de richesses corruptrices étalées avec une folle profusion!...

et pour qui ? ils ne tarderont point à venir tous ces flatteurs rampans aux pieds de leur idole : ces artistes qui prostituent leurs talens : ces négocians, qui vendraient leur âme avec leurs brillantes et futiles marchandises ; ces magistrats qui, sous la robe sénatoriale, cachent l'âme cupide du plus infâme usurier. Voilà pourtant ceux que l'opulence de Timon accueille, dans son imbécille crédulité, comme on accueillerait des amis, s'il y en avait encore dans ce siècle..... tandis qu'il avale leur fade encens comme une liqueur spiritueuse, ces adroits escrocs empochent son or, et s'emparent légalement de ses biens.... *Il se promène en silence.....* J'ai soixante ans. Je ne me souviens pas d'avoir jamais ri ; mais je rirai pour la première fois de ma vie, quand je verrai Timon n'avoir plus pour logement que le tonneau de Diogène ; pour nourriture, que les racines de Pythagore, et pour couche que le fumier d'Irus... *Il se promène en silence....* Ce salon n'est à mes yeux qu'une ménagerie, où un orgueilleux propriétaire entretient avec faste des renards rusés, des singes grimaciers, des chats hypocrites, des serpens tortueux qui l'enlacent et le pressent pour sucer jusqu'à la dernière goutte de sa substance.... Mais n'entends-je pas ?.... Oui, voilà la foule qui s'avance. Ce torrent va déborder dans ce magnifique salon, et dans leurs basses flatteries encenser celui qu'ils feignent de regarder comme la Divinité. Allons, Apémentès, voici un de tes plus beaux jours ! jouis du seul plaisir dont ton âme soit susceptible, celui de montrer à nud des hemmes dont Timon ne voit que les masques.

Il va s'asseoir sur la marche d'une des portes. Il s'appuie sur son bâton, après s'être enveloppé de son manteau.

SCENE II.

APÉMENTÈS, SPONDÉAS, PICTOMANE, LUCIDES, LUCULIME, SEMPHONIDE, et d'autres Personnages de différens états.

Ils descendent les marches des portes du salon, se reconnaissent, s'asseyent ou se promènent, et forment entre eux une pantomime au fond du Théâtre, tandis que Spondéas et Pictomane occupent le bord de la Scène.

PICTOMANE, *un tableau sous le bras.*

SALUT à Spondéas, l'Homère de nos jours!

APÉMENTÈS.

Il n'y croit pas; mais l'autre est assez vain pour y croire

SPONDÉAS, *à Pictomane.*

Salut à Pictomane, le modèle des peintres de Grèce lui qui redonne la vie aux héros.

APÉMENTÈS.

La Grèce est bien à plaindre, si elle n'a des tableaux que de ta façon.

SPONDÉAS.

Courage Apémentès! tu n'imites pas mal l'ours qui, à l'entrée de sa tanière, fait la grimace aux passans.

APÉMENTÈS.

Sans les fades panégyriques, tu n'aurais point ici d'auberge ni de place dans le char de Timon..... Vous le fuiriez s'il était pauvre, comme je vous fuirais si j'étais Timon.

PICTOMANE, *à Spondéas.*

Laissons-le.... Quand votre Poëme paraît-il au grand jour ? l'univers l'attend....

SPONDÉAS.

Quand on chérit la perfection.... Vous entendez. Et votre tableau ?

PICTOMANE.

Il n'est pas fini.

SPONDÉAS.

Difficile à vous-même ; ce que j'en ai vu me paraît admirable.

PICTOMANE.

Le peintre qui vise à l'immortalité.... Vous comprenez....

SPONDÉAS.

Oui, nous sommes peut-être les seuls qui travaillons réellement pour les races futures, en véritables amans de la postérité....

APÉMENTÈS, *à part.*

Oh ! combien elle sera ingrate cette postérité....

PICTOMANE, *s'éloignant.*

Il nous poursuit, ce cynique....

SPONDÉAS.

Je ne m'arrête point aux petits détails.... Mon burin toujours audacieux se donne carrière sur la cire de mes tablettes.... M aveine est intarissable, et ma verve, qui, comme l'aigle, prend l'essor, vole et s'élève toujours sans laisser d'autres traces....

PICTOMANE.

Que le dépit des rivaux.... C'est l'encens du génie.

SPONDÉAS.

Ah ! Vous le respirez aussi à votre tour..... Convenez.....

PICTOMANE.

Si tout le monde avait vos yeux !

SPONDÉAS.

Si tout le monde avait comme vous l'oreille sensible !.... Je vais vous confier ce que j'ai fait pour Timon. Mais... et vous, Pictomane, que cachez-vous-là ? un secret pour moi.... Ah ! c'est une de ces merveilles qui échappent à votre pinceau.

APEMENTÈS, *à part.*

Comme ils se caressent ! comme ils s'adulent ! mais la main au plat ils se déchireront !

PICTOMANE, *à Spondéas, avec une froideur forcée.*

Vous voulez voir..... Absolument ?.... Ce n'est encore qu'une faible ébauche, que dans un moment d'inspiration.....

SPONDÉAS, *vivement.*

Voyons, voyons. Il me tarde déjà de rendre hommage... (*Considérant le tableau.*)... Oh ! c'est bien-là que respire le feu de la peinture !..... Vous n'avez pas votre égal..... Oui, j'en jure ici par le dieu des Arts, dont vous êtes l'enfant gâté : je ne sais, dans ce tableau, ce qui vaut le mieux, de l'ensemble ou du détail.

APEMENTES, *brusquement.*

Autant l'un que l'autre.

PICTOMANE, *avec un orgueil froid.*

Vous ne le croiriez peut-être pas ? eh bien, je vous proteste que j'ai fait cet ouvrage d'un trait.... D'un trait, il ne m'a pas plus coûté.

APEMENTES, *encore brusquement.*

Aussi vaut-il ce qu'il t'a coûté.

SPONDEAS, *montrant la foule des personnages qui s'entretiennent, à voix basse, dans les différens endroits du Salon.*

Vous voyez ce concours, ces flots de courtisans qui viennent inonder chaque jour son palais ? Moi, dans mon poëme, j'ai peint cet homme, à qui l'univers prodigue des hommages bien mérités. La Scène est vaste; suivez-moi un peu.

PICTOMANE, *demi-distrait.*

Je vous suis.

SPONDEAS.

Parti du sommet du Parnasse, pour atteindre celui de l'Olympe, mon œil découvre, dans une immensité profonde, un être unique dans l'univers, le généreux Timon, qui, comme le soleil, répand aussi ses rayons qui fertilisent les terrains les plus arides.

APEMENTES.

Comme toi et lui par exemple.... Tous deux ci-devant affamés....

SPONDEAS.

Et dont la bénigne influence..... Embrassez-vous mon plan ?....

PICTOMANE, *distrait par ennui.*

Je ne perds pas un mot....

SPONDEAS, *avec chaleur.*

Tous les rangs, tous les arts, tous les caractères graves ou frivoles, sérieux ou bouffons, s'empressent à l'envi de venir déposer aux pieds de Timon leurs divers talens, et vous voyez tous les jours que l'or qu'il répand attire dans son palais jusqu'à la médiocrité.... Il faut s'y trouver.... Depuis le souple flatteur, dont le visage réfléchit celui de son protecteur, jusqu'à ce farouche Apémentès, qui génuflexie aussi devant Timon, et dont l'orgueil sauvage ne manque pas d'une sorte d'adresse.

PICTOMANE.

Hélas ! oui.

SPONDEAS.

Il faut y rencontrer ces gens étrangers au portique, au Lycée, depuis le chansonnier....

APEMENTES, *faisant un mouvement pour se lever du seuil de la porte, où il est assis.*

Impudent menteur ! je ne sais qui m'empêche que je ne te fasse courber ton dos servile sous cet instructif bâton.... Toi, poëte !.... Un futile et éternel arrangeur de mots ; va tu n'es qu'un usurpateur de ce beau titre.

SPONDEAS.

Abandonnons cet homme sans goût : que le génie a à souffrir dans ce siècle ! Redoublez d'attention. J'ai peint dans mon poëme un trône exhaussé sur la cime d'une haute colline .... Vous souriez..... Bon !..... Un moment ! Sur ce trône resplendissant, la fortune est assise. La base de la montagne est couverte par étage de talens dans tous les genres, qui se déploient autour de l'enceinte, pour arriver à la fortune. Au milieu de cette multitude, dont tous les regards sont fixés sur la souve-

raineté de la montagne, je représente un personnage sous la figure de Timon. La déesse, de sa main d'albâtre, fait signe au personnage d'avancer. Il monte vers le trône. La déesse verse aussitôt sur lui ses dons les plus précieux, et soudain change toute la foule de ses rivaux en esclaves qui rampent à ses pieds.

APEMENTES, *à Spondéas.*

Voilà le seul trait de vérité qui se trouve dans ton poëme, et je n'en suis pas surpris; tu en as trouvé le modèle dans la bassesse de ton âme.

SPONDEAS *à Pictomane.*

Maintenant..... Là..... Sans flatterie, car, vous le savez, je la déteste..... Ne trouvez-vous pas ce trait de génie ?....

PICTOMANE *ironiquement.*

Sublime!... Oui, ce trône, cette montagne, ce personnage qui monte sur la colline, cette Déesse, dont la main d'albâtre..... Je vous le répète, sublime! prodigieux....

APÉMENTÈS.

Oh! qu'ils sont bien faits l'un pour l'autre..... Tous deux nés sans jugement, ils n'aiment que l'emphase, les grands mots, et ils affectent de mépriser ce qui est ordinaire et dans la nature.

PICTOMANE.

Sans vouloir vous aduler..... Je ne conçois pas, comment on s'élève à ce dégré....

SPONDÉAS *dans le ravissement.*

Vous voulez parler de l'invention; ce n'est rien l'in-

vention ; mais je ne vous ai encore rien dit du style des vers..... J'avoue que j'estime ceux d'Homère ; mais de grands seigneurs d'Athènes, dont j'ai souvent fait l'éloge dans mes écrits, m'ont quelques fois proteste dans leurs festins où ils m'invitaient, que les miens....

APÉMENTÈS.

Comment, n'as-tu pas vu qu'ils étaient ivres de vin et toi d'orgueil ?

On entend des fanfares ; un grand nombre d'esclaves entrent et déposent sur la table, des vases, des corbeilles, des flambeaux, des cassolettes pleines de parfums, etc. etc. Tous les personnages se hâtent de se lever, excepté Apémentès, qui dit :

Spondéas, voilà le soleil à qui, dans le moment, tu comparais Timon : vois comme sa chaleur fait remuer. (*Il indique les personnages de la Scène.*) tous ces insectes qui croupissaient dans la fange.....

SCENE III

Les mêmes, TIMON, un ESCLAVE de Ventidiaque.

Timon, couvert de vêtemens de la plus grande magnificence, salue, d'un air caressant, tous ceux qui sont dans ce salon. Ceux-ci s'inclinent d'un air bassement respectueux. La musique cesse.

TIMON, *à l'esclave.*

CÉ cher Ventidiaque ! Il est emprisonné !

L'ESCLAVE.

Oui, mon noble seigneur, dix talens forment toute la somme de sa dette ; mais, dans ce moment, il est sans

la moindre ressource ; ses créanciers sont inexorables. Il ose espérer que votre amitié pour lui voudra bien s'interesser en sa faveur, auprès de ceux qui ont eu la cruauté de le jeter dans une prison. Sans vous, mon généreux seigneur, il n'a plus d'espoir.

TIMON.

Un ami malheureux ne m'en devient que plus cher. Il m'aime, je n'en doute pas.

L'ESCLAVE.

Ho! pour cela, c'est ce dont il me donne cent preuves par jour. Si vous saviez avec quelle effusion de cœur il me parle de vous. (*à part.*) S'il allait soupçonner que tout ceci n'est qu'une feinte. (*haut.*) Daignez lui rendre sa liberté ; ce bienfait l'attachera à vous pour jamais.

TIMON, *donnant sa bourse à l'esclave.*

Tenez, portez-lui ce faible gage de mon amitié.

L'ESCLAVE.

C'est un cœur que vous attachez pour jamais.

TIMON.

Qu'il soit libre dans un moment, et qu'il vienne voir, lui-même, tout le plaisir que j'éprouve. En lui rendant ce léger service, je prendrai le moyen d'empêcher qu'il ne subisse, une seconde fois, le même sort. Ce n'est pas assez, selon moi, de relever l'infortuné qu'un coup du sort vient de renverser, il faut encore le soutenir après sa chûte, et lui procurer le moyen de n'en plus faire une semblable.

L'ESCLAVE, *s'inclinant profondément.*

Seigneur! croyez que toute sa vie sera consacrée à la plus vive reconnaissance.....

TIMON.

De la reconnaissance!..... Je l'en dispense; qu'il s'acquitte, qu'il paye, et moi je veux qu'on me doive toujours.... Partez, hâtez-vous de secourir votre maître.

(*L'Esclave sort.*)

TIMON, *s'adressant aux autres personnages qui l'entourent, continue:*

Notre divin *Théophraste* a fait un chapitre sur les ingrats; il faut qu'il en fasse un sur les bienfaiteurs: sans doute il nous prouvera, et je le sens, mes amis, que c'est moins un mérite qu'un devoir, et même un bonheur de l'être.

Tous les personnages témoignent, par leurs gestes, l'admiration qu'ils feignent d'avoir pour ce que Timon vient de dire.

APÉMENTÈS, *parodiant Timon.*

Le divin *Théophraste* a fait un chapitre sur les flatteurs; il faut qu'il en fasse un sur ceux qui en sont la dupe.... Il ne manquera pas, sans doute, de nous prouver, et je le sens, que c'est moins un mérite qu'une sottise de l'être.

TIMON, *à Apémentès.*

Je vous salue, inexorable Apémentès! Les philosophes combattent contre les vices, ou contre ce qu'il leur plaît quelques fois de nommer ainsi; s'il était d'usage de donner à chacun d'eux comme à nos soldats, un nom caractérisique, on appellerait Apémentès *Sans-quartier.*

APÉMENTÈS.

Et Apémentès se fera toujours une gloire de mériter ce nom.

TIMON.

Tu es trop sauvage..... Tu as pris là une humeur qui ne sied pas à l'homme. Sois cependant ici le bien venu.

APEMENTÈS.

Non, je ne veux pas, moi, être le bien venu chez toi! Je viens pour que tu me chasse; car je prétends me mocquer aujourd'hui de toi et de tes courtisans.

TIMON.

Je ne sais pas être le maître dans ma maison. Je t'en conjure, reste, et que mon dîner me vaille ton silence.

APEMENTÈS.

Je méprise ton dîner..... Il m'étouffera avant que je ne te flatte..... O Dieux! quelle foule de parasites dévorent Timon, et il ne le voit pas! Je souffre de voir tant de bouches affamées boire le sang d'un seul homme; et le comble de la folie, c'est qu'il ne les en caresse que davantage.

TIMON.

On dit, mes amis, que la colère est une courte fureur; mais cet homme, (*montrant Apémentès*) est toujours en colère.....

SPONDEAS, *s'inclinant.*

Auprès de vous je puis tout endurer.

TIMON, *parlant d'Apémentès.*

Allons, qu'on lui dresse une table pour lui seul.

SCENE IV.

Les mêmes, un VIEILLARD *Athénien.*

LE VIEILLARD, *à Timon.*

SEIGNEUR, je viens vous supplier d'employer l'autorité que votre rang, votre opulence et vos vertus vous donnent dans le sénat, pour qu'il interdise, sous les peines les plus sévères, l'entrée de ma maison à Dulimas.

TIMON, *au Vieillard.*

Quel est ce Dulimas?

LE VIEILLARD.

C'est un jeune artiste, dont la fortune, jusqu'à présent, n'a point récompensé le mérite. Elle m'a traité plus équitablement. Je suis riche, moi, et je ne veux pas que ce Dulimas, qui n'a pas en propriété le quart d'un talent, veuille malgré moi épouser ma fille, qui est unique, et qui..... le plus tard que je pourrai cependant, doit jouir un jour de tout ce que je possède.

TIMON, *au Vieillard.*

Ce jeune artiste est-il honnête?

LE VIEILLARD.

Oh! à cet égard, j'en conviens; l'honnêteté de ses mœurs devrait servir de modèle à tous les gens de son âge. C'est une justice que je lui rends volontiers, ainsi qu'aux agrémens d'une figure qui a séduit ma fille; mais que m'importe à moi tout cela? N'est-ce pas l'argent qui, avant tout.....

TIMON.

De la jeunesse ! de la figure ! du talent et des mœurs.... Votre fille l'aime, sans doute ?

LE VIEILLARD.

Elle est jeune, et tout plaît à cet âge : alors on se laisse facilement séduire : or, c'est à moi d'empêcher que.... Si elle l'épouse malgré moi, je jure par le Ciel que j'irai plutôt chercher un héritier dans la foule errante des mendians, que de lui laisser mon bien.

TIMON.

Dites-moi, quelle sera la dot de votre fille, si elle épouse un homme qui lui convienne ?

LE VIEILLARD.

Sa dot ?.... mais.... il faudra bien que je fasse un effort..... Je lui donnerai cinq talens le jour de ses noces..... et..... tout le reste, il faudra bien aussi qu'il lui appartienne un autre jour.

TIMON.

Vous n'avez donc pas d'autres motifs pour refuser la main de votre fille à cet honnête artiste, à qui elle a déjà donné son cœur, que le défaut de fortune ? Hé bien, je me plais, moi, à venger le mérite des caprices du sort. Donnez votre fille à Dulimas; ce que vous avancerez pour sa dot, sera la mesure de celle que je donnerai à son époux. Je tiendrai la balance entre elle et lui.

LE VIEILLARD, *à part.*

Je le tiens. Je voulais que ma fille épousât Dulimas, mais qu'il fût riche, et il le sera. (*haut.*) Seigneur, je vois combien vous méritez la réputation d'être l'homme

le plus généreux de la Grèce, et de faire la conquête de tous les cœurs. Donnez-moi votre parole, et je donne ma jolie enfant à Dulimas.

TIMON, *avec joie.*

Voilà ma main ; vieillard, donnez-moi la vôtre, et que leur étreinte soit le garant sacré du serment que je vous fais de remplir ma promesse ce jour même.

LE VIEILLARD.

La voilà..... Maintenant, je vous l'avoue, il m'en coûtait un peu pour séparer ces deux tourtereaux. Hélas ! depuis quelque temps, ils ne battaient plus que d'une aîle. Oh ! comme ils vont recommencer leurs tendres roucoulemens ! Adieu, noble Timon ! je vais trouver votre intendant. (*Spondéas, d'un ton chagrin.*) Toutes ses paroles sont des dons.

TIMON.

Allez. (*A un Joaillier.*) Voyons... je veux du rare...

LE JOAILLIER.

Voici un diamant qui ne peut, certes, orner que le doigt du seigneur Timon.

TIMON.

Ami, votre bijou a souffert du rabais.

LE JOAILLIER.

Comment, seigneur ? du rabais ?

TIMON.

Oui, à force d'être prisé ; si je vous le payais tout le prix qu'on l'estime, je serais tout-à-fait ruiné..... Je le prendrai.

SCENE V.

LES MÊMES.

SPONDÉAS *à Timon, en lui présentant des tablettes.*

L'INFLUENCE de l'astre qui préside à notre naissance sera-t-elle assez heureuse pour que le seigneur Timon daigne agréer l'hommage d'un poëme, que je n'ai entrepris que dans la glorieuse espérance de plaire à un homme qui, au mérite de protéger les grands talens, joint celui bien plus rare de savoir les apprécier.

TIMON.

Je vous remercie, Spondéas; mais ma reconnaissance ne se bornera pas à un remercîment stérile. En attendant que j'aie le loisir de me livrer au plaisir de lire votre ouvrage, assistez à la petite fête que je vais donner à mes amis. (*Spondéas salue profondément, et se retire dans le fond du salon.*)

TIMON, *s'adressant à Pictomane.*

Et vous, mon ami, que tenez-vous là ?

PICTOMANE, *s'inclinant.*

C'est un tableau dans lequel j'ai feint que la bonté opulente secourait le mérite indigent....

TIMON.

Vous avez feint !.... j'aurai soin que cette fiction devienne pour vous une réalité. (*à Apémantès.*) Comment trouves-tu ce portrait, que je crois reconnaître....

APEMENTÈS.

Très-bon, car il n'a pas fait de mal, lui !

TIMON, *souriant.*

Fais donc aimer la vertu, ne la rends point farouche.

APEMENTÈS.

Il faut qu'elle soit ainsi, et non autrement.

PICTOMANE.

Le cynique animal !

TIMON, *s'adressant à tous les personnages.*

Mes amis ! mes dignes amis ! qu'il m'est doux de vous voir ici réunis, pour augmenter le charme du banquet ! (*à Saltidès.*) C'est un peu de votre faute, vous, si la jeune Amarilla, dont vous vous étiez chargé de me procurer chez elle un entretien, ne s'est pas rendue aux offres que vous m'avez dit lui avoir faites. Que ne proposiez-vous le double, le triple du prix de la complaisance ? craigniez-vous d'épuiser ma bourse ? et dans ce cas, ne me resterait-il pas celle de mes amis ? Je souris quelques fois en pensant que pour être tout-à-fait riche, il faudra que je sois ruiné.

SALTIDÈS.

Vous verrez bientôt, seigneur, que, si je commets des fautes, j'ai du moins le talent de les réparer.

TIMON *fait le tour du salon, saluant l'un des personnages, prenant la main d'un autre, adressant quelques mots obligeans à un troisième, etc. etc.*

TIMON, *à Lucidès.*

Hé bien, sénateur, la santé ? encore un peu pâle, je

le conçois ; les jours d'oratenr, les nuits orageuses..... les discussions bruyantes.

APEMENTÈS.

Vous le plaignez ; il serait bien fâché de ne pas vociférer à tort et à travers ; ses poumons font son éloquence ; il fatigue de paroles ceux qu'il ne peut convaincre.

TIMON, *à un autre.*

Bon jour, grand-prêtre ; vous, qui avez créé Jupiter, en lui faisant la grâce de le reconnaître.

APEMENTÈS.

Grand-prêtre ! dis grand sacrificateur ; car nul autre que lui ne chérit davantage l'odeur des victimes.

TIMON, *montrant Apémentès.*

Mes amis, voilà *Diogène* ressuscité.

APEMENTÈS.

Soit. Mais aucun de vous autres ne me fera souffler ma lanterne.

TIMON.

Hé, que ferais-tu, si tu étais grand-seigneur ?

APEMENTÈS.

Ce que je fais à présent ; je haïrais un grand-seigneur de toute mon âme.

TIMON.

Quoi ! toi-même ?

APEMEMTÈS.

Oui.

TIMON.

Pourquoi ?

APÉMENTÈS.

Pour avoir formé le sot désir d'être un grand Seigneur.

TIMON.

Apémentès, pour la seconde fois, veux-tu venir manger avec moi ?

APEMENTÈS.

Non, je ne mange point avec les grands Seigneurs....

TIMON.

Je sais que mon banquet vaut peu ; mais....

APEMENTÈS.

Je sais qu'il ne vaut pas une de mes pensées.

SEMPHRONIDE, *faisant le flatteur.*

Athéniens ! nous perdons ici un temps précieux ; cet homme est en tout l'opposé de l'humanité. (*à Apémentès.*) Quoi ? sérieusement tu renonces à la fête que donne Timon?

APEMENTÈS.

Tous mes jours sont des jours de fête, quand je puis me moquer de vous autres. J'irais là, moi, pour y voir les viandes gorger des fripons, et le vin échauffer des insensés ?

LUCULLUS.

C'est un ours intraitable. Entrons et prenons notre part des générosités de Timon. Je soutiendrai, moi, dans toute la Grèce, que la bonté même n'a pas un cœur égal au sien.

LUCIUS.

Son inépuisable bienfaisance se répand sur tout ce qui l'environne.

LUCULLUS.

Il porte l'âme la plus noble, qui jamais ait inspiré un mortel.

LUCIUS.

Puisse-t-il vivre un siècle dans la prospérité.

TIMON, *avec modestie.*

Mes amis! épargnez-moi des éloges que je mérite si peu; songez que je suis bien plus égoïste que vous ne croyez, puisqu'en cherchant à faire plaisir à tout le monde, c'est à moi-même que je cherche à en faire; et puis, qu'elle vertu trouvez-vous en moi, quand je suis un penchant avec lequel je suis né? Cessez-donc de faire un mérite à la rose du parfum qu'elle répand, et qu'elle ne s'est point donné.

PICTOMANE, *avec emphase.*

Athéniens, voilà le sujet du tableau que je veux déposer au lieu le plus apparent du Lycée.

SPONDEAS.

Athéniens, écoutez, c'est moi sur tout qui dispense la gloire, celle qui est immortelle. Mais vers seront plus durables que la pierre et l'airain; je grave le nom du noble Timon, sur la plus haute colonne du temple de l'immortalité....

APEMENTÈS.

Courage! courage, souples adulateurs, dardez toutes vos flatteries à la fois, criblez en ce bon et crédule

homme, qui, dans peu, mais trop tard, sentira vos morsures venimeuses, quand il sortira de la confiance où il sommeille.

TIMON, *avec allégresse.*

Mes amis! vous que mon cœur appelle de ce nom sacré, avec un si doux attendrissement, vous, dans qui je semble jouir d'une nouvelle existence. Allons, prenez vos places, et que les plaisirs s'asseyent à vos côtés!

SALTIDÈS, *montrant le siège le plus décoré du fond dit :*

Vous, Timon, mettez-vous à leur tête.

Saltidès se tournant ensuite vers le fond du salon, se frappe dans la main, et pendant que le banquet commence, on entend l'exécution de quelque symphonies. Apémentès, qui s'était levé dans le dialogue précédent, va se rasseoir sur la marche d'une des portes du salon, tire de sa poche un morceau de pain, un flacon d'eau, et fait son repas d'un air farouche. — Timon fait un signe pour que la musique cesse, et Saltidès en se frappant dans la main, la fait cesser.

TIMON, *une coupe à la main.*

Allons, mes amis! que les santés que nous allons nous porter, ne forment autour de nous qu'un cercle tracé par la main du dieu de la treille et de la joie.... Buvons.

Des esclaves portent des cruches antiques, remplissent les coupes que leur tendent tous les convives, qui s'écrient, Vive Timon!.... Qu'il soit honoré et qu'il vive!..... Qu'il soit riche, et qu'il vive!.... Qu'il soit aimé comme nous l'aimons, et qu'il vive! Tous les convives : A la santé de Timon.

APEMENTÈS, *buvant un verre d'eau.*

Voici pour moi une liqueur dont la faiblesse assure la

salubre innocence. Eau pure et amie de la vertu, tu n'as jamais renversé l'homme dans la fange ! (*montrant son pain.*) Et cet aliment simple, il m'empêche de perdre la santé, tandis que l'autre m'interdit la faculté (*montrant son flacon*,) de perdre la raison. Remercions les dieux que l'on oublie dans l'appareil des festins.

Les convives, dont on continue de remplir les coupes, s'échauffent par degrés. Un bruit confus s'élève : on n'entend plus que quelques phrases interrompues par des éclats de rire.

APEMENTÈS.

Le tumulte qui préside aux banquets fastueux, où les biens les plus rares de la nature sont plutôt profanés que sentis, me fera de plus en plus chérir la tempérance. C'est une fine volupté que la tempérance. (*Il se lève, se met à genoux, et dit* :) Dieux immortels ! je vous rends grâces une seconde fois de vos bienfaits, et sans en désirer de plus grands : je ne vous demande ni dignités ni richesses ; je dédaigne les unes et n'ai pas besoin des autres. Accordez-moi seulement de ne devenir jamais assez insensé pour me fier à un homme, même sur son serment ; à la fidélité d'une femme, même sur ses larmes, à la tendresse de ce qu'on appelle des amis, même quand ils auraient besoin de moi. Le crime est pour le riche, et moi je vis de racines ; mais aussi le pauvre, placé au bas de la montagne, a vu plus d'une fois l'opulent du sommet renversé tête en bas et pieds en haut....

Après cette prière, Apémentès se lève, et va se rasseoir à la place qu'il a choisie.

LUCULIME, *à Timon, avec effusion feinte.*

Ah ! seigneur ! si jamais j'étais assez heureux pour que,... (*Il se frappe la poitrine.....*) vous missiez ce

cœur à l'épreuve ! si jamais vous me fournissez l'occasion que je brûle de trouver, c'est-à-dire, de vous montrer dans toute sa force la tendre, la vive, l'éternelle amitié que votre mérite m'inspire !.... Oui, je jure qu'en actions de grâces j'offrirais un hécatombe sur les autels des dieux !

SEMPHRONIDE, *gravement.*

Lucullime ! je suis fort mécontent de vous ; car voilà une pensée que vous me volez ; j'allais précisément dire la même chose.

LUCIDÈS, *plus gravement encore.*

Consolez-vous, Semphronide. Cette pensée, il nous l'a volée à tous ; oui, à tous, n'est-il pas vrai que nous avions tous la même pensée ?

Une foule de voix s'élèvent au milieu des battemens de mains et des autres signes de l'adulation.

C'est vrai !.... vrai !.... oh vrai !.... très-vrai !..

LUCULLIME, *prenant une coupe, qu'il fait remplir.*

Allons, que de nouvelles santés soient autant de libations répandues dans ce salon, qui, désormais, sera le temple de l'amitié.....

LUCIDÈS.

Et Timon en sera la divinité !

SPONDÉAS, *avec fatuité.*

Quoique je puisse avouer sans orgueil que je possède à un degré assez éminent le génie de l'expression, et ce pour ne point m'abaisser jusqu'à emprunter le style d'autrui, je veux bien répéter ici ce que vous avez dit ; ce sacrifice de mon amour-propre est dû, je l'avoue, aux bienfaits dont nous honore tous le généreux Timon.

PICTOMANE.

Moi, je déclare que je me sépare de vos paroles, mais pour employer mes pinceaux, afin de transmettre à la dernière postérité le tableau de la noble fête que nous donne celui qui en est le héros.... Crayons d'Appelles! vous tomberez un jour devant les miens, et c'est à Timon que je devrai mon triomphe!

APEMENTÈS, *à part.*

Le malheureux Timon! il prête une oreille indulgente à ces flagorneurs..... Il oublie que quand un intérêt mercénaire nous a fait prostituer la louange, c'est une tache ineffaçable qui flétrit la gloire et le charme des beaux-arts.... En vérité, plus j'observe ici, plus je vois que presque toute la race humaine n'est qu'une troupe de singes dressés aux grimaces, et ces singes deviennent des tigres.

SEMPHRONIDE, *d'un air pénétré.*

Mon cher Timon!.... Je souhaite du fond de l'âme (et j'en jure par Minerve!) la continuation des prospérités, que vous méritez si bien, par l'usage sublime que vous en faites. Cependant..... je vous avouerai.... que je me suis quelquefois surpris le désir secret d'en voir le cours suspendu, pour que vous, Timon! qui connaissez l'autorité suprême que le sénat croit ne pouvoir pas me refuser, vous vissiez alors avec quel dévouement passionné, avec quel zèle brûlant j'emploirais cette autorité à vous faire remonter sur le trône de la bienfaisance, que vous occupez si dignement, et dont un caprice du sort vous aurait fait descendre, si....

TIMON, *avec la plus affectueuse sensibilité.*

O mes bons, mes sincères amis! Ah! ne doutez pas

que les dieux n'ayent eux-mêmes réservé dans l'avenir un jour où j'aurai besoin de votre secours. Eh! pourquoi vous auraient-ils choisis entre mille autres, si vous n'étiez pas nés pour appartenir de plus près à ce cœur qui vous aime ?.... Oui, je me suis dit souvent : qu'aurions-nous besoin d'amis, si nous ne devions jamais avoir besoin d'eux ! que seraient-ils de plus, que des instrumens suspendus ou enfermés dans leur étui, et qui, pleins de sons mélodieux, restent muets, quand on attend d'eux l'accord le plus parfait ? Oui, oui, mes dignes amis, j'ai aussi, moi, formé quelquefois le vœu secret de perdre les richesses que je dois à la fortune ; et supposant l'événement arrivé, je m'écriais, dans la joie de mon cœur.... *non, je n'ai rien perdu* ; car quelles richesses sont plus à moi qu'à mes amis ?.... Douce ! douce illusion, dont mon cœur éprouve tout le charme, avant même que l'occasion du bienfait soit née ! Ah ! voyez les larmes que mon attendrissement fait couler....

APEMENTÈS.

Timon ! Timon ! tes larmes coulent, ton vin aussi, et on or va les suivre....

UN ESCLAVE *entre, et dit à Timon.*

Seigneur, un brillant cortège de jeunes beautés, dans le costume des nymphes, demande à contribuer à la fête que vous donnez.

TIMON, *interrompant vivement l'Esclave.*

Des nymphes ! des nymphes ! hâte-toi, cours, vole, qu'elles entrent.... Ah ! qu'elles entrent !.... (*Aux convives.*) Allons, mes amis, *Comus* et *Bacchus* nous ont tenu compagnie jusqu'à ce moment, *Vénus* nous manquait..... (*à Apémentès.*) C'est la divinité qui console

tous les êtres; elle répand encore son beaume sur la vieillesse; son souffle adoucit toutes les amertumes de la vie.

APEMENTÈS, *à Timon.*

En effet, sans *Vénus*, la troupe des vices ici réunis, n'eût pas été complette. Bien! (*à part.*) Vil Saltidès, je te reconnais.... Quel homme respire qui ne corrompe ou ne soit corrompu!

SALTIDÈS, *à part.*

Bon! voyons maintenant si Amarilla et ses dignes compagnes, que j'ai métamorphosées en nymphes, rempliront bien mon attente.

SCENE VI.

Les mêmes. Un ENFANT *costumé en Cupidon.*

L'ENFANT.

SALUT à toi, Timon! Un courrier arrivé ce matin à Cythère, nous a appris que tu donnais aujourd'hui une fête à tes amis; ma mère a cru que sa présence l'embellirait. Elle se rend ici avec sa cour.

TIMON, *vivement.*

On lui fera le plus gracieux accueil, bel enfant!.....

L'ENFANT, *arrêtant Timon.*

La voilà.

Entre un grouppe de courtisanes habillées en nymphes. Une d'elles représente VENUS, *dont elle a les attributs.*

TIMON, *reconnaissant Amarilla.*

Dieux! c'est elle! c'est Amarilla, dont la rigueur inflexible

a refusé l'entretien que je lui demandais, que je souhaitais si vivement. (*à Saltidès.*) Je reconnais bien votre amitié dans cette apparition imprévue ! la mienne saura récompenser..... Vous me faisiez hier l'éloge de ce diamant : je veux qu'il soit un faible gage de la reconnaissance.... (*Timon présente une bague à Saltidès, qui feint de la refuser.*)

SALTIDÈS, *avec une fausse dignité.*

Arrêtez, seigneur Timon, j'ai cru devoir amener les Grâces à notre fête ; elle recevra d'elles son plus bel ornement ; et sans leur présence, elle n'eût pas été, je crois, à moitié si brillante.

TIMON.

Belles nymphes ! les fruits les plus rafraîchissans vous attendent dans la salle voisine : daignez choisir vous-mêmes ce qui vous fera plaisir.... Ordonnez ici.

SALTIDÈS *accepte la bague, fait un signe, et des instrumens de musique exécutent l'air d'un ballet voluptueux, mais décent, à la fin duquel Cupidon couronne* VÉNUS, *qui détache sa couronne pour la placer sur la tête de Timon, dont les nymphes entourent le siége de guirlandes, de feuillages. Tous les convives applaudissent.*

LUCIDÈS.

C'est le droit de la beauté de couronner ses adorateurs

APEMENTÈS.

Et de les ruiner.

TIMON *se lève, tire un écrin de sa poche, l'ouvre et dit :*

Belle Amarilla ! je n'ai point refusé votre don. (*Il montre la couronne qu'il tient à la main.*) Vous sentez que, sans ingratitude, vous ne pouvez refuser le mien.

AMARILLA, *acceptant l'écrin.*

Seigneur, s'il fallait qu'un jour j'eusse quelques vices, l'ingratitude serait sûrement le dernier.

TIMON, *à Amarilla.*

Je chargerai Saltidès du soin de témoigner à vos charmantes compagnes la reconnaissance que je leur dois du plaisir qu'elles m'ont procuré, lorsqu'en vous introduisant dans ce salon, elles en ont fait le temple de Cythère.

APEMENTÈS.

Crains, Timon, qu'il ne devienne dans peu pour toi l'antre aride du repentir!

LUCIDÈS, *à Timon.*

Quand Jupiter se trouva avec Alcmène, vous savez que la nuit prolongea son cours pour favoriser les feux de ces illustres amans; vous méritez bien qu'elle ait pour vous cette complaisance. Quant à nous, graves sénateurs, (et je parle au nom de mes collègues,) la dignité de notre rang, la décence même, veut que nous immolions nos plaisirs à nos devoirs, qui, demain matin, nous appellent au sénat, où l'exécution des lois, et le bien de la patrie, ont besoin de nos lumières. Elles pourraient s'obscurcir au sein de tant de voluptés; il est prudent de les redouter. Permettez donc que nous retirant....

TIMON, *aux sénateurs.*

C'est malgré moi que j'y consens; mais j'aime à vous voir dignes des postes honorables que la nation vous a confiés. Vous nous devez de sages lois; je me ferais un crime d'interrompre votre importante création. (*A ses esclaves.*) Allons, vous autres. Mes chevaux, des flam-

APEMENTÊS.

Des flambeaux!.... comme s'il craignait qu'Athènes ne fût pas assez éclairée sur ses folies!.....

Les sénateurs et autres convives sortent, en faisant à Timon les salutations les plus profondes. Amarilla sort aussi avec ses nymphes, après que celles-ci ont fait à Timon quelques caresses agaçantes.

SALTIDÈS, *en parlant de Timon.*

Enflammons ses désirs, en éloignant le moment de les satistaire. (*Haut à Timon, qu'il tient à l'écart.*) Seigneur, votre Amarilla vient de me prévenir que, voulant éviter la vive jalousie de ses compagnes, sur la préférence que vous lui avez témoignée, elle croit ne pouvoir vous en manifester sa reconnaissance que demain, (*à voix basse*) dans votre jolie maison de campagne, où l'amour la conduira cachée sous le voile du mystère qui doit en augmenter les plaisirs.

TIMON.

Ah! Saltidès! assure-lui bien que cette jolie maison est désormais la sienne. Dis-lui que je m'y rendrai demain au lever de l'aurore, dont cette jeune personne a tout l'éclat; et toi, vas trouver mon intendant, règle avec lui le petit détail des présens que je dois aux compagnes d'Amarilla, et dis à ce vieillard, qui se croit économe parce qu'il est avare, que je veux que les choses se fassent noblement.

SALTIDÈS, *sort en s'inclinant.*

SCENE VII.

TIMON, APEMENTÈS, *qui se lève du seuil de la porte.*

TIMON.

Et toi, Apémentès, si tu n'étais si bourru, tu éprouverais aussi ce qu'ils appellent mes bontés.

APEMENTÈS.

Je ne veux rien de toi.

TIMON.

Pourquoi ?

APÉMENTÈS.

C'est que j'ai un regard qui anéantit la magnificence, la pompe et le triomphe des riches.... Moi, je te condamne à t'enivrer de molesse, de luxe et de plaisirs.

TIMON.

Soit.

APEMENTÈS.

Tu seras leur esclave..... C'est moi qui suis et serai toujours libre.

TIMON.

On voit partout des personnes libres.

APEMENTÈS.

J'appelle ainsi celui qui ne connaît ni espérance, ni crainte.

TIMON.

Un tel homme n'existe pas....

APÉMENTÈS.

Il existe en moi ; car tu y rencontreras ton éternel censeur.

TIMON.

Homme dur ! âme de fer, où le sentiment de la bienfaisance ne germa jamais ! tu ne connais pas le charme que l'on éprouve à donner, à surprendre un ami.....

APÉMENTÈS.

Ainsi, des parasites sont des amis, et tu prodigues tes richesses pour de vaines et perfides grimaces ! Oh ! est-il possible que l'oreille des hommes, si ouverte à la flatterie, soit sourde aux avis salutaires ! *Brusquement.* Adieu.... Je reviendrai, parce que, sans ma présence, le nombre de tes sottises augmenterait encore.

TIMON, *sortant par une porte.*

La nature t'a refusé un cœur.

APÉMENTÈS, *sortant par une autre.*

A toi, elle t'a refusé une tête.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une des salles de l'appartement de Timon.

SCENE PREMIERE.

FLAVIDIAS, *seul.*

(*Il s'avance sur le bord de la Scène, en examinant en silence plusieurs billets qu'il tire d'un porte-feuille et dit ensuite :*)

VOILA près de dix ans que je suis son intendant, et voilà près de dix ans que je lui vois toujours tenir la même conduite ! il ignore que sa bourse se vuide à mesure que celle des autres se remplit.... (*Il se promène en silence.*) Oui, le pactole roulerait l'or dans son vaste parc, qu'il viendrait encore à bout d'en épuiser les richesses. Ses promesses excèdent si prodigieusement sa fortune, que tout ce qu'il promet est une nouvelle dette qu'il contracte, et sans qu'il s'en apperçoive. Chaque parole lui donne un créancier de plus. (*Il se promène en silence.*) Plus j'y réfléchis.... Non, jamais la nature ne fit un homme aussi bon, pour le rendre si peu inquiet sur l'avenir ; si j'avais l'éloquence de notre Démosthènes, je réussirais sans doute à lui persuader que, dans la situation où il se trouve, il devrait bien prendre les moyens de rassembler les débris de son opulence ; mais, quoique je dise, il ne pourra jamais se maintenir ni résister au penchant qui l'entraîne sans cesse à donner.... Il ne sentira son déplorable état, que lorsqu'il se verra dans l'impuissance d'y remédier.

N'importe, parlons-lui avec toute la force que doit m'inspirer sa situation. Il faut que je lui parle sans détour, à l'heure même où il va revenir de la chasse; car je suis décidé à lui montrer enfin l'épouventable liste des créanciers qui le poursuivent..... Oh! oui, les voilà, qui, selon leur coutume, viennent me harceler.....

SCENE II.

FLAVIDIAS, BRUTEMON, DULCIMADE, NICOMEDOCLE, CAPHIS, *et un grand nombre d'Esclaves envoyés par leurs Patrons, créanciers de Timon.*

BRUTEMON, *à ses camarades.*

Oh! vous avez beau dire! par Hercule! nous verrons si cette fois-ci je ne me fais pas payer; et savez-vous pourquoi, vous autres! c'est que si mon maître, à qui Timon doit, ne reçoit pas, je reçois, moi, cent coups de bâton; or je veux que Timon paye sa dette, et que mon maître ne me paye pas la sienne.

DULCIMADE, *avec douceur.*

Ecoutez, Brutemon. Je n'ai pas toujours servi sous un maître. J'étais libre autrefois, et j'ai toujours vu, dans mon état de citoyen, que c'est avec une douce politesse que l'on gagne des cœurs.....

BRUTEMON, *vivement.*

Et des coups de bâton.....

NICOMÉDOCLE.

Quant à moi, mon patron m'a prévenu qu'il ne me payera les gages qu'il me doit depuis long-temps, qu'avec

l'argent que je lui ferai recevoir de Timon ; et certe, cette menace m'épouvante bien plus que.....

CAPHIS.

Moi, mon patron m'a dit : Mettez votre manteau, et courez chez le seigneur Timon ; priez-le, mais jusqu'à l'importunité, de me donner de l'argent, et qu'un léger refus ne vous ferme pas la bouche.... Dites-lui que mes billets crient après moi, et que c'est à mon tour à me servir de ce qui m'appartient : tous les jours de délais et de grâce sont expirés ; on m'a toujours remis au lendemain, et par trop de confiance à ses paroles, j'ai altéré mon crédit. J'aime et j'honore Timon ; mais je ne dois pas me noyer pour l'empêcher de se mouiller le pied. J'ai besoin d'argent tout-à-l'heure, et il faut que j'en aye tout-à-l'heure..... Partez, esclave ; offrez-lui un visage qui demande, qui demande inflexiblement ; car je crains bien que le seigneur Timon, qui brille comme un phénix, ne soit bientôt nud comme le geai de la fable, quand chacun l'aura dépouillé.

FLAVIDIAS, *à part.*

Terribles paroles !... vous ne contenez que trop la vérité..... (*haut.*) Mes amis, vous serez payés..... de la modération..... de grâce.....

On entend des instrumens de chasse qui en sonnent le retour.

FLAVIDIAS, *à part.*

Voilà Timon de retour de la chasse !..... vous l'entendrez..... Rangez-vous.

SCENE III.

Les mêmes, TIMON, ALCIBIADE, *en habits de chasseurs, et accompagnés d'une suite nombreuse, dans le même costume.*

TIMON, *aux chasseurs.*

NON, mes braves amis, je ne souffrirai point que vous épuisiez le reste de vos forces, en contribuant plus long-temps à mes plaisirs. Après les courses que nous venons de faire dans les champs, dans les forêts, sur les montagnes, vous avez besoin tous de repos.... Demain, après le petit festin, auquel je vous invite, nous nous remettrons en campagne.

Général Alcibiade, vous êtes l'homme unique; mais je sais bien que ces campagnes-là ne sont pas celles qui plaisent le plus au cœur d'un héros.... C'est l'amitié dont vous m'honorez qui vous a fait.....

ALCIBIADE.

Ces campagnes, pourquoi pas? dès que nous regardons le gibier comme notre ennemi. Eh bien! le vaincre nous offre du moins l'image des victoires, et la victoire est toujours belle sous quelque emblême ou quelque forme qu'elle se présente..... Adieu, Timon; quand il faudra combattre sous les enseignes de Diane, de Bellonne ou de Vénus, croyez qu'Alcibiade sera toujours à vos côtés. Vous le savez, j'aime à rivaliser dans tous les genres, parce que je me pique, moi, je ne m'en cache point, d'être fidèle au culte de toutes les déesses, soit qu'elles habitent l'Olympe, les camps ou les bosquets. A demain après dîner, nous nous remettrons en campagne, et le dard toujours levé.....

Les chasseurs se retirent avec Alcibiade, et Timon s'avance sur le bord de la Scène.

SCENE IV.

Les mêmes. TIMON, *voyant la foule des créanciers qui l'attendent, leurs billets à la main.*

TIMON.

QUE signifie tout cela? Eh! que me demande donc tout ce monde? Ces honnêtes gens ont-ils besoin de moi? quel est le service que je peux leur rendre?

DULCIMADE, *s'inclinant, ainsi que tous les créanciers.*

Celui de nous payer, mon noble seigneur. Et voilà vos billets que nos patrons prennent la liberté de vous envoyer, pour vous supplier de les acquitter.

CAPHIS.

Votre intendant m'a toujours renvoyé, seigneur: or, les ordres de mon patron portent de m'adresser directement à vous.

BRUTEMON.

Il faut aussi me payer; le terme est échu, seigneur, depuis plus de six semaines..... vous ne devez pas l'ignorer.

TIMON.

Vous payer, dites-vous, mes amis? mais cela me semble fort judicieux; mon intendant va vous satisfaire.... Flavidias! vous connaissez mes moyens, vous savez mes intentions, remplissez-les donc sur-le-champ, ou demain, quand ces braves gens le voudront; mais pour qu'ils n'ayent point à se plaindre de moi, et de ce léger retard, je ne veux pas qu'ils retournent mécontens chez leurs maîtres, et sans avoir bu à ma santé. (*Il sort après avoir dit:*) Flavidias, je vous laisse ce soin. Il est étonnant que je

me sois vu assailli par des créanciers, qui viennent ici m'étourdir de demandes, de billets manqués, de payemens différés. . . . Pourquoi tous ces affronts à mon honneur ? qu'ils soient promptement réparés, je vous l'ordonne. Adieu, mes bons amis, adieu... divertissez-vous bien... ;

Tous les créanciers s'inclinent.

SCENE V.

LES MÊMES.

DULCIMADE.

Tu vois bien, Brutemon ! quand je te disais que c'est avec une ingénieuse politesse qu'on gagne les débiteurs, ceux de cette espèce s'entend.

BRUTEMON.

Tu as raison, et je commence à voir que je ne recevr i point de coups de bâton.....

NICOMEDOCLE.

Et moi, que je toucherai mes gages.

Tous les créanciers entourent Flavidias.

FLAVIDIAS, *à part.*

Que leur dirai-je ?.... (*Aux créanciers, hésitant....*) Ecoutez, mes enfans..... écoutez..... Vous avez mal pris votre temps, en venant.... aujourd'hui sur-tout.... pour recevoir ce qu'on doit à vos patrons..... Timon dans ce moment est.... est embarrassé.... très-embarrassé, même..... Mais cela ne peut pas durer, vous le concevez bien : allez, vous serez satisfaits ; attendez quelques jours seulement, car je vois arriver celui.... où....

vous serez tous dans le cas de ne plus venir importuner Timon.... Tout sera fini entre vous et lui....

NICOMEDOCLE.

Voilà qui est clair. Allons annoncer cette bonne nouvelle à nos patrons

Les créanciers se disposent à sortir, Nicomédocle les arrête.

Eh mais ! attendez donc, attendez donc !.... Et cette santé du seigneur Timon, qui veut que nous buvions à la sienne, pour que la nôtre se porte mieux ? comment oubliez-vous donc ça, vous autres..... Ah ! j'ai plus de mémoire que vous.....

Il tend son bonnet à Flavidias, qui y jette quelques pièces de monnaie, et il ajoute par réflexion :

Nos patrons !.... Oh ! comme ils vont être joyeux, quand ils sauront que tout sera bientôt fini entre eux et Timon.

(*Il sort avec tous les autres créanciers.*)

SCENE VI.

FLAVIDIAS, *seul.*

Me sera-t-il enfin permis de saisir le moment où Timon, loin de la foule intéressée et qui l'assiège, voudra bien jeter les yeux sur le tableau que j'ai à lui présenter ? L'infortuné ! il ignore la chûte de sa maison. Son coffre est vuide, ses domaines sont hypothéqués, son crédit se perd : or, voyons si je ne pourrai point l'engager à sauver les restes de cette immense fortune, qu'il croit encore posséder. Le voici : Dieux ! soyez-moi propices !

SCENE VII.

TIMON, FLAVIDIAS.

TIMON, *vêtu magnifiquement, s'adresse à quelques Esclaves dans le fond du Théâtre.*

ALLEZ, que chacun de mes présens soient distribués dans l'ordre que je vous ai prescrit.... A propos, ayez soin de redoubler le nombre des flacons de vin que j'ai destinés aux musiciens..... Toi, Eupolis, rends-toi dans le moment même chez Charitidès. Tu placeras dans son écurie quatre de mes chevaux blancs-de-lait, et tu lui renouvelleras mes remercîmens sur les chiens dont il a bien voulu me faire présent, quand, ce matin à la chasse, j'admirais leur fine intelligence. Je sais combien il leur était attaché. C'est un sacrifice qu'il avait à me faire, je le sens bien; il ne s'y est cependant pas refusé! oh! ce cher Charitidès! il m'aime! j'en suis convaincu.....

S'avançant vers Flavidias.

Flavidias.... très-content de vous..... J'ai vu, à la joie qui brillait sur le visage des gens qui vous quittent, que vous les renvoyez satisfaits eux et leurs patrons. Ils ont reçu sans doute les sommes que je leur devais..... je ne sais trop comment..... car ce sont vos affaires à vous.... Bien, bien.... et cela va resserrer les liens de l'amitié qu'ils m'ont toujours témoignée; mon bonheur s'en augmentera.... On dit qu'un tyran souhaitait que toute une République n'eût qu'une tête, pour avoir le plaisir de la couper. Moi, je voudrais aussi que toute la Grèce n'eût qu'une tête, mais ce serait pour la couvrir s'il était possible, de dons inépuisables. (*Flavidias lève les mains vers le ciel en soupirant.*) Honnête Flavidias!

tu secondes, tant par tes vœux que par tes soins, celui que je forme et que j'ai toujours formé depuis que je me connais. Cette conformité avec mes sentimens, augmente l'estime que j'ai toujours eue pour toi. Mais j'ai pensé à une chose..... Voici que tu as passé ta jeunesse au service de mes parens et au mien. Ta barbe, qui blanchit, annonce qu'il est temps que tu jouisse de l'état heureux qui t'est si légitimement dû depuis que tu veilles laborieusement à l'administration de nos affaires. Eh bien! je veux que, descendant de l'emploi de mon intendant, pour occuper la place de mon ami, tu me cherches un homme qui, en te remplaçant, ait ta confiance, et à qui je puisse laisser le soin de gérer le gouvernement de ma maison..... Tu pleures, bon Flavidias! te fais-je de la peine en formant ce projet?

FLAVIDIAS, *tristement.*

Non, mon généreux maître, non! mais.... cet autre, ce nouvel intendant..... vous n'en aurez bientôt plus besoin.

TIMON.

Comment?.... plus besoin! mais si, comme je t'en prie, tu jouis du repos que je dois, que je veux te procurer, qui prendra alors la peine d'administrer mes biens?

FLAVIDIAS, *plus tristement encore.*

Hélas!.... ceux à qui maintenant ils appartiennent.

TIMON, *gaiement.*

Rusé vieillard! je vous vois venir!..... vous avez toujours censuré le plaisir intime que j'éprouve, lorsque je fais la conquête des cœurs de tous ceux qui m'environnent, en répandant sur eux les biens que je tiens de la fortune..... Mais, dis-moi, mon ami, ce chêne, qui

borne mon avenue, et que je t'ai vu si souvent admirer, mériterait-il ta vénération, si, du vaste feuillage de ses nombreux rameaux, il ne couvrait, dans la saison, tous ceux que les ardeurs brûlantes de l'été forcent à y venir respirer sous son ombrage ? J'aime à croire, Favidias, que je suis cet arbre bienfaisant.....

FLAVIDIAS.

Hélas ! qu'on vient de couper au pied !.... mon cher maître ! depuis long-temps, vous le savez, je n'ai osé vous faire entendre ma faible voix, pour vous prier de faire attention à l'énormité des dépenses qui font que vos dettes grossissent chaque jour. Mais depuis long-temps j'ai commencé, moi, la liste fatale de vos créanciers de tous genres, avec le montant des sommes.....

TIMON, *distrait.*

A propos.—Il faut, mon vieux ami, que tu donne tes ordres, pour qu'on prépare ce sallon, où ce soir, je donne un concert. Un jeune artiste doit y faire exécuter quelques morceaux de sa composition, qu'il a eu la complaisance de me dédier. C'est une occasion de jouir en faisant de plus connaître son talent au public, et ces occasions là, vous savez que je ne les manque jamais. J'avais bien pensé à transporter tout ce spectacle chez ma fantasque Amarilla, mais je me suis dit, ce serait une augmentation de dépenses, et mon grave intendant viendrait à son ordinaire, me faire de longues remontrances. Ilons, de l'économie ! Vous voyez bien Flavidias, que je ne suis pas tout à fait rébele à vos leçons. Je me propose même, d'en faire un jour mon profit. . . . .

FLAVIDIAS, *tristement.*

Hélas ! .... il n'est plus temps. Nos dettes accumulées,

TIMON, *légèrement.*

Mes dettes ! Eh bien, que l'on vende quelques-unes de mes terres pour les acquitter. Cela est bien simple, je crois, bien aisé.... Mes dettes ! et mes domaines donc ! vous dis-je !

FLAVIDIAS.

Une partie en est déjà vendue, l'autre est engagée. Ce qui reste de votre fortune n'est pas suffisant, à beaucoup près, pour remplir les créances échues, et chaque jour en amène une foule d'autres qui vont écheoir.

TIMON.

Tu ne songes donc pas, ami, que mes possessions s'étendent jusqu'à Lacédémone ?

FLAVIDIAS, *avec un peu de chaleur.*

Ah ! mon trop généreux maître ! elles se seraient étendues jusqu'au Nil, que.... la douleur étouffe ma voix....

TIMON.

Vous m'étonnez fort ! je savais bien que ma dépense pouvait avoir anticipé sur mes revenus, mais je ne me croyais pas arriéré jusqu'à ce point.... pourquoi ne m'en avez-vous pas averti plutôt.... j'aurais su proportionner mes dépenses pour un certain temps.....

FLAVIDIAS.

Vous n'avez jamais voulu m'entendre, je vous ai présenté plusieurs fois mes comptes ; je les ai mis sous vos yeux ; vous les avez toujours rejetés, en disant que vous vous reposiez entièrement sur mon honnêteté.

TIMON.

Sans doute.... je n'ai et je n'aurai jamais lieu de m'en repentir.

FLAVIDIAS.

Non,... mais c'est moi qui me repent d'avoir obéi.... Ah ! quoiqu'il soit bien tard aujourd'hui de m'écouter, mon cher maître, en voici pourtant le moment ;... apprenez que toutes vos richesses ne suffiraient pas pour payer la moitié de vos créanciers....

TIMON.

La moitié !... tu me dirais la vérité ! d'où vient tout-à-coup cet orage ?

FLAVIDIAS.

Si vous avez le moindre soupçon sur mon administration et sur ma fidélité, citez-moi devant les juges les plus sévères, et faites-moi rendre un compte rigoureux.... je m'y soumets....

TIMON.

Lèves-toi. (*Il erre sur la Scène tout pensif.*)

FLAVIDIAS.

Ah ! combien de fois, loin de la joie tumultueuse de vos splendides festins, ne me suis-je pas retiré, le cœur navré, dans quelque endroit isolé, solitaire, pour y déplorer le funeste usage que vous faisiez de vos richesses en les prodiguant à une vile cohue de....

TIMON, *sérieusement.*

Doucement, mon vieux ami.... doucement !... vous vous échauffez pour votre âge : ce n'est point-là votre ton ordinaire ; cela pourrait vous nuire ; songez-y.

FLAVIDIAS, *avec expansion.*

Pardon ! homme égaré, par un sentiment que je respecte, mais dont l'abus déplorable a si souvent fait couler mes larmes ! ..... pardon ! homme indignement trompé par des adulateurs qu'il croit ses amis, parce qu'il suppose dans leurs âmes les vertus qu'il sent dans la sienne ! par des traîtres qui sourient sous leur masque, au moment même que vos mains libérales s'ouvrent pour rassasier leur avare cupidité, au moment même où leur sourire perfide, que vos esclaves apperçoivent avec indignation, et dont.... s'ils l'avaient osé.... vous seriez vengé.....

TIMON, *très-sévèrement.*

Flavidias !.... je ne souffrirai point qu'égaré à votre tour, par une injuste défiance, vous vous permettiez de douter un instant de la sincérité de mes amis. (*avec feu.*) Et moi aussi je vous dis : homme trompé par une vieillesse soupçonneuse, vous qui, à tout autre que moi, feriez croire qu'il ne suppose des trahisons dans l'âme des autres que parce qu'il en trouve dans la sienne !... Mais je sens que je m'échauffe aussi, et je veux profiter moi-même du conseil que je te donnais tout-à-l'heure ... Allons, calmons-nous l'un et l'autre. Tu connaîtras bientôt combien tu t'es mépris sur l'état de mes affaires.... Vas, je suis du moins riche en amis, et je puis disposer aussi librement de leur fortune que je disposais de la mienne. (*Il se promène avec agitation.*) O mes amis ! mes dignes amis ! enfin, mon vœu est exaucé ! il brille ce jour qui sera le triomphe de l'amitié, de la reconnaissance et de toutes les vertus généreuses ! Dieux immortels ! je vous remercie ! vous avez voulu que j'éprouvasse une fois dans ma vie le plus délicieux des sentimens,

celui de tout recevoir de ceux à qui j'ai tout donné ! (*A Flavidias, qu'il embrasse, et qui s'essuye les yeux.*) Bon et honnête vieillard ! combien tu vas te repentir de tes injurieux soupçons ! nul bienfait honteux n'a déshonoré ma main.... je n'ai point à rougir de mes dons ; j'ai pu les prodiguer avec imprudence il est vrai, mais je ne les ai jamais prostitués avec aveuglement.... Songes que je vais r'ouvrir en un clin-d'œil les réservoirs où mon amitié a versé ses bienfaits. (*vers le fond du salon.*) Holà ! ho ! vous autres ! holà quelqu'un..... Ah ! que n'ont-ils les aîles de Mercure !

(*Des esclaves paraissent.*)

Toi, vas chez Lucidès, toi chez Lucullime, toi chez Ventidiaque, toi chez Semphronide, toi chez.... (*Par réflexion.*) C'est assez, oh oui, c'est assez ! le secours de ces quatre amis me suffira. (*Aux esclaves.*) Dites à chacun d'eux que je suis fier de trouver l'occasion d'employer leurs services pour quelques sommes dont j'ai besoin ; demandez-leur soixante-quinze talens, plus ou moins, mais approchant.

UN ESCLAVE.

Vos ordres seront remplis, seigneur.

TIMON.

S'ils étaient absens, vous irez trouver de ma part un de ces sénateurs.... n'importe lequel ; tous m'ont quelque obligation ; dites-leur de m'envoyer ce qu'ils auront de superflu ; voilà mon nom et mon seing..... partez ; les services que j'ai rendus à eux et à la République....

(*Les esclaves sortent.*)

Oh ! comme leurs cœurs vont palpiter de joie ! j'envie le moment glorieux où ils vont se trouver !.... Vous, Flavidias, sitôt que ces esclaves seront de retour, recevez les sommes qu'ils apporteront, distribuez-les à mes créanciers, et souvenez-vous que la perte de la fortune n'est rien quand on a mérité de se faire des amis qui possèdent encore la leur. (*Il sort, revient, et dit* :) Mon cher intendant, qui allez cesser de l'être pour devenir mon meilleur ami, souvenez-vous, au milieu de tout ceci, de mon concert : j'ai remarqué hier que la salle du banquet n'était pas assez ornée, assez éclairce ; ayez soin de doubler le nombre des lustres. Renouvellez les parfums de vos cassolettes, et sur-tout que les fleurs de vos guirlandes soient mieux nouées et plus fraichement écloses !.... à tantôt ! (*Il sort.*)

FLAVIDIAS, *seul.*

Des parfums ! des fleurs ! on en met aussi sur la tombe des morts !.... hélas !.... hélas ! ces amis ! j'ai bien peur qu'ils ne répondent tous, et d'une voix unanime, qu'ils n'ont point de fonds, qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils désireraient, ... qu'ils en sont affligés, désolés, désespérés. Il me semble les voir. (puissé-je les connaître mal !) secouer la tête ou la détourner, user de phrases entrecoupées ou de demi-révérences, et accueillir, de cette manière, les demandes de mon pauvre maître.... S'il en arrive ainsi, résistera-t-il à ce coup terrible ?.... détrompé sur la chimère qui faisait le charme de sa vie, il ne pourra pardonner à une telle ingratitude.... je le connais, il en mourra, ou, ce que je ne crains pas moins, il en perdra la raison.... Allons cependant exécuter ses ordres, qui seront sans doute, en ce genre, les derniers qu'il me donnera.... Ah ! mon pauvre maître ! mon pauvre maître ! (*Il sort en s'essuyant les yeux.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une rue d'Athènes, dans laquelle on distingue la belle maison de Timon.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPOLIS, *seul.*

LUCULLIME n'est pas chez lui; mais voici l'heure où nos sénateurs les plus tardifs, se rendent à l'Aréopage, et sans doute il passera par cette rue. Qu'il serait ingrat, ce Lucullime, à qui mon maître vient de faire présent d'une belle métairie, s'il allait, dans un moment comme celui-ci, refuser de lui prêter la somme qu'il lui demande! Mais comment une pareille idée peut-elle me venir dans la tête!.... Allons, Eupolis, tu n'es qu'un misérable, en supposant un tel vice dans l'âme d'un homme qui, par la noblesse de son rang, est fait pour nous donner, à nous autres, l'exemple de toutes les vertus: on voit bien que tu tiens à la bassesse de ta condition..... ignores-tu que, pour être vertueux, il ne suffit pas d'être homme, qu'il faut encore être noble? ainsi l'a voulu non la nature, mais le préjugé.... Mais.... cependant.... je sens là.... dans le fond de mon âme, que si l'occasion se présentait de rendre service à mon maître,.... j'aurais, dans la servitude, l'ambition d'imiter la noblesse, dont le sang, dit-on, est bien plus pur que le nôtre..... Voilà Lucullime.

SCÈNE II.

EUPOLIS, LUCULLIME, UN ATHÉNIEN.

LUCULLIME, *à part, dans le fond.*

Bon ! voici un des esclaves de Timon !..... c'est quelque présent, je gage.... Je n'ai pas sans doute, dans mes songes, la croyance superstitieuse de nos bonnes femmes dans les leurs ; mais je ne peux m'empêcher de me sourire à moi-même, quand je me rappelle que cette nuit je n'ai rêvé qu'aux bassins d'argent, qu'aux aiguières de vermeil, qu'aux superbes vases de crystal, qui décoraient la table de Timon dans le banquet qu'il nous a donné.... Il pourrait se faire que dans ma muette admiration il m'envoyât.....

L'ATHÉNIEN, *qu'un motif de curiosité porte à écouter.*

Timon ! je le connais ; voilà la porte de sa maison. Écoutons ; il est bon par fois d'être curieux. Le hasard nous sert quand on l'interroge, et nous apprend souvent des choses dont on peut tirer grand parti.

LUCULLIME *s'avance.*

Honnête Eupolis, c'est avec plaisir que je te rencontre dans cette rue. Si tu étais chez moi, je te ferais donner quelques coups de bon vin, pour te témoigner.... Or ça, dis-moi, comment se porte le plus respectable, le plus accompli des citoyens d'Athènes, cet homme si noble, si magnifique, ton digne seigneur, ton généreux maître, pour qui tout le monde connaît mon parfait dévouement ?

EUPOLIS, *d'un ton triste.*

Seigneur, la santé de Timon est fort bonne, mais dans ce moment-ci, sa situation est fort....

LUCULLIME, *avec un feint transport.*

Oh ! combien je suis pénétré, ravi de le savoir en bonne santé ! si tu pouvais deviner quel vif intérêt j'y prends !.... Mais, dis-moi, que portes-tu là sous ton manteau ?

EUPOLIS.

D'honneur, rien qu'une cassette vuide.

LUCULLIME.

Vuide ! (*à part.*) Dieux !

EUPOLIS.

Et je viens, au nom de mon maître, prier votre grandeur de la remplir. Il me charge de vous dire qu'il se trouve inopinément dans une circonstance des plus sérieuses, et qu'il attend que votre amitié veuille bien l'en tirer, en lui prêtant une somme, dont il a le plus pressant besoin. Il ne doute pas même de l'empressement avec lequel.....

LUCULLIME, *d'un ton grave.*

Il ne doute pas !.... il ne doute pas !.... hélas ! le brave seigneur ! c'est bien le plus honnête homme, et je l'ai toujours dit.... mais, mon cher Eupolis..... entre nous.... il tient un trop grand état de maison ; les gens sensés en murmurent. Cent fois j'ai dîné chez lui, et je lui ai dit là-dessus ma pensée, parce que l'amitié m'en faisait un devoir. Je suis même retourné souper plusieurs jours chez lui, tout exprès pour l'engager à diminuer sa dépense ; mais il n'a jamais voulu suivre mes conseils. Chaque homme a son défaut, et le sien est un excès de bonté, à qui l'on pourrait donner un autre nom, si l'on ne devait pas toujours du respect à un ami qui devient

malheureux. Ce défaut-là devait le perdre un jour ; je le lui ai prédit ; hé bien, voilà ma prédiction accomplie ! que puis-je faire maintenant pour en empêcher l'effet ? Eupolis a trop de sens, trop de raison, pour ne point voir que me rendre à la prière de son maître, ce serait lui fournir de nouveaux moyens de propager ce défaut, dont j'ai voulu le corriger. Toi, Eupolis, je t'ai toujours regardé comme un homme sage, un homme prudent.

EUPOLIS.

Votre grandeur veut sans doute plaisanter.....

LUCULLIME.

Non, je te rends justice.... tu sais priser ce qui est raisonnable.... tu ne blâmeras point ma prudence ; et pour te prouver combien j'estime ton caractère, tiens : (*Il lui offre quelques pièces de monnaie.*)

EUPOLIS, *à part.*

L'infâme ! il flatte jusqu'à un misérable esclave, dont il prévoit avoir besoin. (*haut.*) Ma prudence !.... ma sagesse !.... certes, seigneur Lucullime, vous voulez sans doute vous égayer à mes dépens.... L'embarras où se trouve mon maître.....

LUCULLIME.

Je te l'ai déjà dit, Eupolis, tu as un jugement droit, et tu sais conséquemment que nous ne sommes plus dans le temps où l'on prêtait de l'argent sur une simple parole..... aujourd'hui sois discret, fermes les yeux sur moi,..... dis à ton maître que tu ne m'as pas vu ; que parti précipitamment pour Corinthe, où des affaires m'appellent..... tu comprends.....

EUPOLIS, *indigné.*

Quoi ! vous refusez de secourir votre ami, et vous osez me proposer de le trahir ! (*Il jette la bourse.*) Voilà votre argent : je le maudis, et je vous méprise, malgré la dignité dont vous êtes revêtu. Votre robe sénatoriale n'en impose plus au grossier vêtement qui me couvre. L'ingrat ! il porte encore dans son estomac les mêts qu'il a engloutis à la table de mon maître, et lorsque celui-ci implore son secours !.... Puissent ces alimens se changer pour vous en poisons !.... Voilà le vœu que forme contre un perfide ami un homme que le malheur de sa naissance, et l'injustice de la société, ont rendu esclave, mais que ses sentimens rendent digne de la liberté.

LUCULLIME.

Ah ! je vois maintenant que tu n'es qu'un sot, et bien digne de servir ton maître. (*Il sort.*)

EUPOLIS.

Il lui manquait la lâcheté d'outrager Timon, après avoir contribué à le ruiner. Dieux ! je ressens d'avance toute l'indignation de mon maître. Comment lui annoncer ?..... entrons.

(*Eupolis entre chez Timon.*)

L'ATHÉNIEN seul. (*Il sort de l'endroit où il s'était caché pour écouter.*)

Quoi ! cet Athénien dont j'ai souvent entendu comparer la brillante fortune, au soleil qui répand par-tout ses rayons, est donc éclipsé ! voilà donc le fameux Timon ruiné !.... Je ne sais pourquoi, mais je n'en suis pas trop fâché.... Oh ! quel bruit cette nouvelle ne fera-t-elle pas dans Athènes!

SCENE III.

L'ATÉNIEN, LUCIDÈS.

LUCIDÈS, *qui a écouté*, A L'ATHÉNIEN.

TIMON ruiné ! l'ami, qui peut vous avoir appris cette étrange nouvelle, ou plutôt cet odieux mensonge ? savez-vous qu'il y a des risques à courir pour ceux qui débitent d'atroces calomnies, et qu'en ma qualité de sénateur, je pourrais dans le moment même vous faire repentir d'oser ainsi flétrir la réputation du meilleur de mes amis.

L'ATHÉNIEN, *alarmé.*

Seigneur !.... pardon !.... je n'ignore point que Timon est votre ami.... encore une fois pardon, si ne croyant être écouté de personne, j'ai parlé du malheur qu'on m'avait d'abord appris, et qu'un fait qui s'est passé sous mes yeux vient de me confirmer.

LUCIDÈS, *inquiet.*

Un fait, dites-vous, qui vient de vous confirmer ?.... expliquez-vous.... expliquez-vous donc !.... c'est que vous m'effrayez à un point.....

L'ATHÉNIEN.

Dans le moment même, à l'endroit où je vous parle, seigneur, un esclave de Timon vient d'annoncer à Lucullime la ruine totale de son maître, et de le conjurer même de lui prêter, dans la terrible situation où il se trouve, quelques secours, que Lucullime lui a refusés.

LUCIDÈS, *dans une feinte colère.*

Lucullime ! .... lui a refusé .... refuser un ami, qui

réclame dans sa détresse un témoignage d'amitié !.... et Lucullime n'est pas mort de honte !.... Combien je rougis d'avoir ce sénateur pour collègue. Ah ! pourquoi ne s'est-il pas adressé à moi ? pourquoi donner une aussi honorable préférence à Lucullime. Timon ! Timon ! avec quelle amertume mon cœur, trop délicat peut-être dans son extrême sensibilité, regrette l'heureuse occasion que vous venez de lui faire perdre !.... Mais.... serait-il donc bien vrai que Timon fût totalement ruiné !.... Je vais prendre des mesures pour m'instruire par moi-même..... Mais je reconnais l'un de ses esclaves qui me paraît bien échauffé ! nous allons savoir.... (*A l'Athénien.*) Laissez-moi l'interroger, et vous verrez que vous avez mal compris les discours de Lucullime.

SCENE IV.

LUCIDÈS, L'ATHENIEN, MYRPHON, *hors d'haleine, tenant une cassette sous le bras.*

MYRPHON.

OUF !.... heureusement vous voilà, Lucidès !.... J'ai tant couru dans les différens endroits où l'on m'indiquait que je pourrais vous trouver, que je suis tout..... comme vous voyez. (*Il s'essuie le front.*) Très-honoré seigneur !..... ouf !

LUCIDÈS.

Allons, allons, reprends haleine.

MYRPHON.

Très-honoré seigneur ! mon maître vous envoie ce petit coffre....

LUCIDÈS, *avec transport.*

Il m'envoie ! mon cher Myrphon ! il m'envoie !.... *Oh !* je le reconnais bien-là !.... (*A l'Athenien.*) Vous voyez bien, l'ami, que vous aviez mal compris ; sans moi cependant vous alliez faire courir le bruit.... Et dis-moi, Myrphon, que m'envoie-t-il cet homme, pour qui le sacrifice de ma fortune serait bien peu de chose ?

MYRPHON.

Il vous offre, par mes mains, le moyen de lui rendre un service de la plus extrême importance ; un événement qu'il n'a pas prévu, le met dans la nécessité de vous emprunter une somme, que votre amitié pour lui se hâtera sans doute de.....

LUCIDÈS, *gaiement.*

Que j'aime mon bon ami Timon dans les plaisanteries que son esprit lui inspire ! celle-ci, par exemple, est excellente.... feindre de m'emprunter de l'argent... Pour a rendre complette, j'aurais presque envie de lui en prêter, cela ferait une scène vraiment comique ; et qui sait si quelque *Aristophane* ne s'en saisirait pas pour la mettre sur le théâtre ? qu'en penses-tu toi, Myrphon ?

MYRPHON.

D'honneur rien n'est plus sérieux..... Son embarras est extrême. Pardon, seigneur, si je ne partage pas la gaieté qui vous anime, c'est que l'état déplorable où se trouve mon maître, ne me permet pas de rire.

LUCIDÈS, *gaiement encore.*

Comment donc ? mais voilà un talent que je ne te connaissais pas. Tu remplis bien le rôle dont tu t'es

chargé. Or ça, remettons à un autre jour le dénouement de cette comédie.

MYRPHON, *très-sérieusement.*

Je crains bien que le dénouement de cette prétendue comédie ne soit funeste à mon maître ! Seigneur, me croirez-vous, si j'en jure par tous les Dieux, quand je vous dirai que l'opulent Timon penche vers l'abîme, et qu'il y tombe, si vous ne lui tendez pas la main.

L'ATHÉNIEN à LUCIDÈS, *qui réfléchit.*

Vous voyez bien pourtant que je n'avais pas si mal compris les discours de Lucullime, et que.....

LUCIDÈS, *avec humeur.*

Taisez-vous, vous auriez mieux fait de passer votre chemin, que de vous arrêter dans la rue pour espionner ; sans vous, j'aurais appris plus tard le désastre de mon ami, et c'eût toujours été autant de temps pris sur la douleur qu'il me fait éprouver !..... (*A Myrphon.*) Je suis bien malheureux de m'être dégarni, dans une si belle occasion, qui s'offrait pour montrer toute l'honnêteté de mes sentimens ! quel étourdi je suis, d'avoir été jeter mon argent pour acquérir une malheureuse petite terre il y a deux jours, et de perdre aujourd'hui le plus beau moment de ma vie..... Quelle sottise à moi ! j'allais moi-même envoyer demander quelqu'argent à Timon, pour completter la somme que j'ai à donner pour cette malheureuse acquisition ; mais pour tout ce qu'il y a de richesses dans Athènes, je ne voudrais pas à présent l'avoir fait. Recommande-moi à ton maître dans les termes les plus tendres.... Je me flatte que je ne perdrai rien de son estime, lorsqu'il verra l'impossibilité absolue je suis de l'obliger ; dis-lui de ma part que je mets au

nombre de mes plus grands malheurs, celui de ne pouvoir lui être utile, comme je le désirerais.... Me le promets-tu, me feras-tu l'amitié de répéter à Timon mes propres paroles.

MYRPHON.

Oui, seigneur, je serai l'écho fidèle de vos expressions....

LUCIDÈS.

La reconnaissance! Myrphon, la reconnaissance! oh! c'est le devoir le plus sacré d'un homme juste! c'est le charme le plus délicieux d'un homme sensible!

(*Il sort d'un côté, et l'Athenien de l'autre.*)

SCENE V.

MYRPHON, *seul.*

LA reconnaissance! la reconnaissance!.... le chien de mon maître en a plus que lui, et ce chien n'est pourtant qu'un animal!.... Quand je pense que Timon a long-temps servi de père à ce Lucidès, qu'il a rétabli sa fortune par ses libéralités, que le logement qu'il occupe, les vêtemens qu'il porte, les esclaves qui le servent, et jusqu'à l'argent avec lequel il entretient une courtisane, sont tous des dons qu'il doit à la générosité de mon maître..... et qu'il l'abandonne en se jouant des mots les plus sacrés.... Je ne conçois plus rien à la nature humaine.

(*Il entre chez Timon.*)

SCENE VI.

SEMPHRONIDE et DÊMOCÊDE, *arrivant ensemble.*

SEMPHRONIDE, *avec humeur,*

Et pourquoi m'importuner, moi, par préférence à tous autres ? ne pouvait-il pas s'adresser à Lucidès, à Luculime, à Ventidiaque ? à ce Ventidiaque sur-tout qu'il a délivré de la prison, et qu'une succession vient d'enrichir ? voilà trois hommes qui doivent à ton maître tout ce qu'ils possèdent.

DÉMOCÈDE.

Hélas ! seigneur, il s'est adressé à tous trois, et tous trois l'ont éconduit.... Prières nulles..... C'est un fait malheureusement vrai.

SEMPHRONIDE.

J'entends. Ses amis, comme autant de médecins qu'il appelle l'un après l'autre, l'ont tous abandonné. Et il faut que ce soit moi que l'on charge de cette cure désespérée ! j'ai lieu d'être surpris d'un tel procédé ! n'était-ce pas moi qu'il devait implorer le premier dans le besoin qu'il éprouve ? devait-il me reculer assez loin dans son souvenir, pour que je ne fusse plus que le dernier à le secourir ? Non, Démocède, non, il a tort, il a outragé ma délicatesse. Une pareille conduite marque trop peu de confiance en moi ! et comment n'a-t-il pas senti qu'il n'en fallait pas davantage pour me rendre un objet de mépris dans tout Athènes, et me faire passer, parmi nos plus illustres citoyens, pour un homme sans

sensibilité, sans principes; moi, qui, pour l'honneur de mes sentimens, suis connu, j'ose le dire, jusqu'aux extrémités de la Grèce. Retourne, et à la froide réponse de ses amis, ajoute celle-ci : que ne s'étant pas adressé à moi le premier, Timon sache que je ne veux pas être confondu avec la tourbe qui hantait son palais.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

DEMOCÈDE, *seul, reste comme ébahi.*

A merveille ! mon honneur ! ma délicatesse ! mes principes ! de quels noms de vertu il pare sa profonde perversité ! quelle hypocrisie ! qu'il ressemble parfaitement à ceux qui, sous le voile d'un patriotisme ardent, mettent tout un pays en feu : tel est donc le caractère de cet ami politique, insidieusement vendu à l'intérêt..... C'était pourtant sur lui que mon maître formait sa plus solide espérance ; tous ont déserté, et voilà le fruit qu'il recueille de ses largesses..... Mais, qu'entends-je.... C'est la horde infernale de ses créanciers. Ils ne sont pas comme ses amis, eux, ils ne l'abandonnent point.

(*Il entre chez Timon.*)

SCENE VIII.

MERCIDE, EUPHRÊME, NOLIMAS, CIRCIDES, *et un grand nombre d'autres créanciers de Timon, arrivent de différens côtés.*

MERCIDE, *à part.*

QUELLE foule !..... Tous ces gens-là, à leur figure allongée, m'ont bien la mine d'être mes confrères. Dissimulons. (*Haut.*) Bon jour, Euphrême : par quel hasard nous trouvons-nous à la porte de Timon ?

EUPHRÊME.

Je pense, Mercide, que le même objet nous y rassemble. Je viens ici, à ne vous rien taire, pour me faire payer.

NOLIMAS.

En ce cas, mon cher, nous allons donc former une société, car (*montrant les autres créanciers.*) je pense que le même sujet nous y amène tous ; c'est aussi de l'argent que je viens chercher, et je suis pressé.

MERCIDE, *à part.*

Sauraient-ils déjà la ruine de Timon ?.... J'aurais dû les devancer, en venant ici de meilleure heure ! Timon ne pourra jamais contenter tout ce monde-là. (*Haut*) Dites-moi, Circidès, quelle heure croyez-vous qu'il soit ?

CIRCIDÈS.

Mais..... je crois qu'il est près de dix heures.

NOLIMAS.

Camarades, si cela est, ne tardons plus à entrer chez le seigneur Timon. Il doit être visible. Il a coutume, comme le soleil, de se lever de grand matin.

EUPHRÈME, *d'un ton mystérieux.*

Comme le soleil, soit; mais si la course de l'homme prodigue est radieuse comme celle du soleil, elle ne se renouvelle point chaque jour dans le même éclat.....

NOLIMAS.

Qu'est-ce donc qu'il veut nous faire entendre avec sa course du soleil?

EUPHRÈME, *du même ton.*

Que je crains que le flambeau de ses beaux jours ne soit bientôt obscurci; que cette journée-ci ne soit bien nébuleuse et pour lui et pour nous; et que Timon enfin, n'aguères couronné de fleurs printanières, ne voie plus autour de lui que l'aridité et les glaces de l'hiver.

NOLIMAS.

Voudriez-vous bien, Euphrême, vous expliquer de manière à vous faire encore mieux comprendre? et nous dire ce que vous entendez par votre printemps et votre hiver?

EUPHRÈME, *du même ton.*

Ce que je voudrais me cacher à moi-même.

CIRCIDÈS.

Non, il faut tout nous dire; il paraît, camarades, qu'Euphrême a plus souvent lu les livres de nos poëtes, que ses livres de comptoir: mon confrère en arithmé-

tique, laissez-la vos énigmes; Timon, selon vous, est donc ruiné !....

EUPHRÊME.

Voilà le mot décisif.

Tous ensemble.)

Ruiné !.... ruiné !.... ruiné !.... Oh ! ciel ! ciel ! qui l'eût dit ?.... qui l'eût cru ?

EUPHRÊME.

Archi.... ruiné, vous dis-je. Ses amis l'annoncent à tout le monde. Tous ses biens sont dissipés; son crédit est perdu, et le Sénat l'abandonne.

(*Tous ensemble, avec des cris.*)

Entrons !..... entrons !.... entrons !.... entrons !....

NOLIMAS.

Mon billet à moi est de trois mille écus. Et le vôtre ?

CIRCIDÊS.

De cinq mille.

NOLIMAS.

Cela crie vengeance.... N'est-ce point-là son intendant ? il médite de s'enfuir, enveloppé de son manteau.... Saisissons-le, et puis entrons de force.

(*Tous, avec des cris.*)

Oui, oui, forçons les verroux et entrons.

SCENE IX.

Les mêmes, EUPOLIS *à la porte de Timon, et empêchant les créanciers d'entrer.*

EUPOLIS.

ARRÊTEZ donc! arrêtez donc! où voulez-vous aller avec vos cris de Bacchanales?.... Mon maître, depuis la trahison de ceux qu'il croyait ses amis, n'est pas en état de parler à personne; sa tête est bouleversée, sa santé est dérangée. Il veut garder sa maison.

MERCIDE.

Comment donc! la sottise de n'avoir pas su garder son argent, lui donne-t-elle le droit de garder invisiblement sa maison? elle appartient présentement à ses créanciers. Par Jupiter, il faudra bien que là ou ailleurs il paraisse pour nous payer!..... Je veux l'interroger.... Je veux le voir.....

EUPHRÊME.

Je déclare, moi, que, semblable à la statue du dieu Therme, que j'ai dans mon jardin, je ne quitte point la porte de ton maître, que je n'en aye reçu les gages des sommes qu'il me doit.

(*Tous ensemble, avec des cris.*)

Ni moi! ni moi! ni moi! ni moi!... J'attendrai ici les fêtes de Minerve!....

EUPOLIS.

Vous tous qui voulez ressembler au dieu Therme,

imitez donc son silence. Aussi bien tous vos cris sont inutiles. Je vous ai déjà dit que mon maître est dans un étrange abattement, que sa santé est très-altérée, et qu'il est obligé de garder la chambre.

CIRCIDÈS.

Malade ! malade !.... C'est justement pourquoi il faut qu'il nous paye. S'il allait mourir, pour se tirer d'embarras !

MERCRÉ.

C'est nous tous alors qui nous y trouverions ; non, de par tous les dieux ! non, il me faut mon argent, et tout-à-l'heure.

(*Tous ensemble.*)

Moi le mien ! moi le mien ! moi le mien !

On entend des voix confuses sortir de la maison de Timon.

Au secours !.... au secours !.... au secours !.... O mon maître !.... mon pauvre maître.

MERCIDE.

Est-ce que le feu prend à la maison de Timon ? il ne nous manquerait plus que cela !

SCENE X.

LES MÊMES.

TIMON, *dans une espèce de délire, ses vêtemens en désordre, paraît à la porte de son appartement, entre ses esclaves effrayés et Flavidias, qui fait de vains efforts pour l'empêcher de s'élancer. Le peuple se rassemble.*

TIMON.

LAISSEZ-MOI !.... Laissez-moi, vous dis-je !..... Mes portes se ferment-elles aussi devant moi, comme le cœur de mes faux amis? ma maison est-elle devenue la prison funeste de son maître? (*Il s'avance après s'être dégagé des bras de Flavidias.*) Les monstres !.... comme ils ont trahi les devoirs les plus sacrés de l'amitié, dont je les croyais les modèles !.... Avec quelle indignité ils ont repoussé la main suppliante de celui qui n'ouvrait jamais les siennes, que pour les combler de bienfaits !.... Ah ! la douleur la plus cruelle de ce cœur déchiré, est d'être forcé d'avouer qu'ils en étaient indignes !.... Douce chimère de l'amitié ! vas donc te perdre dans l'ombre des êtres phantastiques; et toi, noir spectre de l'ingratitude, viens la remplaçer à mes yeux !..... Sois une des Euménides, sortie des enfers, pour s'attacher à mes pas, et faire le tourment du reste de ma vie ! (*A un de ses esclaves.*) Qui sont tous ces gens-là, dont les regards sinistres me lancent des flammes ?.... Tu te tais !... (*Le prenant à la gorge.*) Parleras-tu ?....

L'ESCLAVE, *tremblant.*

Seigneur !.... ce sont vos créanciers.... qui, sur le bruit

que vos amis font courir de votre ruine, accourent en foule, pour....

TIMON, *troublé.*

Mes créanciers !.... mes créanciers, dis-tu ?.... Je ne croyais pas en avoir ; et mon cœur se croyait celui de tous ceux que j'aimais ! Ah ! la foudre en tombant à mes pieds me fait ouvrir les yeux !.... (*Après un silence farouche.....*) Oui, je veux aller les trouver, ces traîtres, ces ingrats ; fussent-ils cachés de honte dans le sein de la terre, ils ne soutiendront point mes regards ; ils fuiront à mon aspect ; le remords les poursuivra, et je serai vengé. Marchons. (*Il fait un mouvement pour s'eloigner.*) *Les creanciers s'y opposent.*

NOLIMAS, *à leur tête.*

Vous ne vous éloignerez pas, de par tous les dieux ! nous vons tenons, nous ne vous lâcherons point.... nous vous garderons à vue, et vigoureusement.... Payez-nous ! (*Chœur des creanciers.*) payez-nous !.... nous attendons.... nous sommes las d'attendre.

FLAVIDIAS, *vivement aux créanciers.*

Misérables ! osez-vous humilier ainsi, et dans un endroit public, un homme dont le rang.....

CIRCIDÈS.

Nous a trompés !

FLAVIDIAS,

Dont l'opulence.....

NOLIMAS.

Nous a ruinés !

FLAVIDIAS.

Dont le crédit....

EUPHRÊME.

Est entièrement perdu. (*A Timon, avec amertume.*) Noble et puissant seigneur ! vous qui, dans vos accès de folles prodigalités, donniez tout à ceux à qui vous ne deviez rien, ne donnerez-vous rien à ceux à qui vous devez tout ? voilà mon billet.

NOLIMAS.

Voici le mien.

UN AUTRE.

Et le mien, seigneur.

CAPHIS.

Et les nôtres, seigneur ? voyez ... voyez.

TIMON, *avec violence.*

Eh bien ! coupez ce corps qui me reste, monnoyez-le et payez-vous !

CIRCIDÈS, *avec ironie.*

Le mien est de cinquante mille écus.

TIMON, *la main sur la poitrine.*

Poignardez ce cœur, et que cinq mille gouttes de sang servent à vous payer. (*Il marche dans une sorte d'égarement.*) Tenez, prenez-moi, déchirez-moi, j'y consens, et finissez vos importunes clameurs.

MERCIDE, *aux créanciers.*

Mes compagnons ! écoutez. Vous voyez bien que s'il était extravagant quand il était riche, il est encore plus

fou depuis qu'il est pauvre ; mais j'en jure par Hercule ! je ne serai pas la dupe de sa folie. Voulez-vous suivre mon conseil ? formons un cortège, et rendons-nous tous ensemble chez les juges, pour qu'ils rendent à lui son bon sens, et à nous notre argent.

NOLIMAS.

Mercide a raison. Moi je ne veux pas que la justice laisse même un chenet dans ses beaux appartemens. Nous verrons, quand il sera réduit au pain et à l'eau, sur la paille de sa prison, s'il ne trouvera point, pour avoir de l'argent, les moyens qu'il a trouvés pour s'emparer du nôtre. Allons, partons. Au revoir, seigneur Timon ! (*Les créanciers sortent en faisant des salutations ironiques à Timon.*)

SCENE XI.

TIMON absorbé. FLAVIDIAS, *les esclaves de Timon.*

FLAVIDIAS, *aux esclaves.*

RENTREZ, vous autres. Je vous dirai tantôt le parti que vous avez à prendre dans ce bouleversement subit. (*Les esclaves sortent.*) (*à Timon, qui sort d'une espèce de rêverie sombre.*) Mon cher maître !....

TIMON, *sans voir Flavidias.*

Ils m'ont mis hors de moi, les misérables.... Des créanciers ! des furies.... leurs accens odieux retentissent encore à mon oreille.... c'est un supplice. Ah ! si j'apprenais à les congédier, à les éloigner.... Si je savais.... Pourquoi pas ?.... Si je prenais ce parti ; il est digne

d'eux, s'il n'est digne de moi.... (*Il marche avec agitation.*) Oui, oui.... il faut....

FLAVIDIAS, *qui le suit.*

Mon bon maître.

TIMON, *toujours en marchant.*

Oui.... c'est le vrai moyen de leur arracher à tous le masque, en présence les uns des autres, de le leur jeter à la tête, et de leur crier.... Monstres! connaissez-vous tous, comme enfin je vous connais!.... alors je les punis, et comme ils doivent l'être; cette vengeance sera le dernier plaisir de ma vie!.... Il faut que je le goûte, puisqu'ils ont versé dans mon âme de pareils tourmens. Qu'on appelle mon intendant. Holà! quelqu'un!.... N'ai-je donc-là personne?

FLAVIDIAS, *à part.*

Quel égarement! (*haut.*) Me voici, seigneur.

TIMON, *paraissant plus calme.*

Ah! c'est toi!.... j'ai bien de la joie de te voir, mon cher Flavidias!.... Ecoute, vas trouver Lucullime, vas trouver Lucidès, Semphronide, Ventidiaque, et les autres convives de mon dernier banquet.

FLAVIDIAS.

Eux! (*à part.*) La douleur trouble ses esprits.

TIMON.

Oui, eux, préviens mon cuisinier qu'il songe à se surpasser.... Nous saurons pourvoir à tout, te dis-je; ne diffères point; vas, et dis-leur, en propres termes, que je les invite à se trouver ici ce soir.... que je veux rire vec eux des alarmes qu'a pu leur donner le bruit que

j'ai fait courir moi-même, mais par pur amusement, de la chûte subite de ma fortune. Dis-leur que j'ai regardé comme une plaisanterie de leur part le refus qu'ils ont paru faire de me secourir dans ma prétendue détresse. Nous sommes dans le temps des fêtes publiques ; et j'ai voulu, à ma manière, en donner une petite à mes concitoyens, pour me réjouir, en me moquant de leur crédulité ! Toi-même, (*avec un rire forcé*) Flavidias, ne trouves-tu pas mon invention très-joviale ?....

FLAVIDIAS, *à part.*

Sa tête se dérange de plus en plus ! (*haut.*) Mon maître !.... pensez-donc que dans ce moment-ci, et d'après la scène qui vient de se passer dans cette rue, vous ne trouveriez pas le moyen de donner même le repas le plus frugal : hélas ! après l'éclat scandaleux que la bruyante cohue de vos créanciers vient de faire....

TIMON.

Et toi aussi, mon cher Flavidias !.... Quoi ! voudrais-tu que je t'inscrivisse sur la liste de ces amis, qui, revêtus de mes dépouilles pendant ma vie, me refuseraient à ma mort le linceuil qui doit m'ensevelir ? Ne t'inquiètes pas.... Je me repose sur toi du soin d'exécuter la commission que je te donne. Je vais de mon côté, pendant ton absence, préparer avec mes esclaves les moyens de remplir le projet qui me rit.... mais beaucoup.

FLAVIDIAS.

Mais....

TIMON, *affectant de la joie.*

J'ai des ressources.... qui te sont inconnues. Consoles-toi, bon vieillard..... Ecoutes, depuis long-temps j'avais enfoui un trésor au pied d'un arbre. Ainsi, j'ai voulu

enchaîner de loin la capricieuse déesse, parce que je connaissais ce qu'on appelle la fortune.... Lis sur mon front le fruit heureux de ma prévoyance, la tranquillité de mon âme.... Tu seras témoin de ma nouvelle opulence.... Vas. (*Il lui parle à l'oreille.*) Hâtes-toi.

FLAVIDIAS.

Ce calme !.... cette sérénité !.... est-il redevenu en effet ce qu'il était !.... Dieux ! l'auriez-vous favorisé ?.... Ah ! vous lui devez ce miracle, s'il n'est pas encore accompli. Allons, et remplissons sa volonté, quelque étrange qu'elle nous paraisse.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente un salon de Timon. Dans le fond est une table préparée pour faire un festin.

SCENE PREMIERE.

LUCULLIME, LUCIDÈS, SEMPHRONIDE, *et plusieurs autres Sénateurs muets, qui, par leurs gestes, applaudissent à ce que disent les interlocuteurs.*

LUCULLIME.

JE vous salue, Lucidès. Hé bien! la nouvelle qui alarmait si vivement tous les amis de Timon?

LUCIDÈS.

Est fausse, absolument fausse. J'en suis sûr; car son intendant m'a dit que la fortune de son maître ne fût jamais mieux affermie. Et n'est-ce point-là la réflexion que je faisais en vous abordant, seigneur Lucullime? je vous jure que je n'ai jamais pu croire un moment que Timon fût dans une situation aussi déplorable que celle dont ses adroits esclaves nous faisaient la pathétique description. Depuis quand la source abondante d'un fleuve tarit-elle en un moment?

LUCULLIME.

Quant à moi, j'ai toujours pensé que Timon avait eu la petite malice de se donner un plaisir tout nouveau,

en essayant de nous rendre dupes de sa feinte catastrophe. Cependant, je vous avoue que j'ai été désolé de m'être trouvé dénué de fonds, quand il a dit avoir besoin de mon secours.... Combien il m'eût été doux de lui prouver mon dévouement ! Pour moi l'amitié est un culte !.... Mais je m'apperçois que j'allais faire l'éloge de mon cœur, et qui de vous ne le connaît pas ?

SEMPHRONIDE.

Malgré le bruit public, j'ai coutume, moi, de ne juger que par les faits ; et le nouveau festin que Timon nous donne est une preuve....

LUCIDES.

Qu'on ne peut révoquer en doute. J'avais aussi une idée confuse qu'il y avait dans tout cela une plaisante erreur.

SCENE II.

Les mêmes. TIMON, *paraissant à la porte du salon.*

TIMON, *à part.*

LES voilà donc !.... qui ne croirait à leurs physionomies, à leurs airs affectueux !.... et qui ne tromperaient-ils pas ? Ah ! calmons les flots que la fureur soulève du fond de ce cœur outragé (*Il s'avance vers les Sénateurs, avec les mouvemens d'une sérénité feinte.*) (*Haut.*) Dignes Sénateurs ! le sentiment que j'éprouve, en vous voyant ici.... Comment vous portez-vous ?

LUCULLIME, *gaîment.*

Toujours à merveille, quand nous apprenons que vous jouissez aussi d'une heureuse santé.

TIMON, *souriant d'un air forcé.*

Oui, ma santé.... en effet.... Et c'est à vous, mes dignes amis, que je dois le retour heureux où elle se trouve maintenant.... (*à part.*) O tourment !....

LUCIDÈS, *à part.*

Quel est donc ce nouveau ton de voix ! Timon semble avoir le visage couvert d'un voile !.... (*haut.*) Je me flatte, Seigneur, que vous n'avez aucun ressentiment de ce que j'ai été forcé de renvoyer votre messager les mains vides ; si vous me l'eussiez adressé deux heures plutôt, c'eût été un bonheur de pouvoir....

TIMON, *d'un air contraint.*

Ah ! ne songez donc plus à cela. N'avez-vous pas deviné d'abord que c'était un jeu de ma part. (*bas.*) Ah ! que je souffre !.... (*haut.*) Bon jour, Semphronide. Vous m'obligez en venant me voir..... et l'expression me manque pour vous dire.....

SEMPHRONIDE.

Je suis vraiment confus [illegible] retrouvé si pauvre, lorsque vous envoyâtes l'autre jour chez moi.

TIMON, *toujours contraint.*

Hé ! oubliez donc cela, Semphronide.... et croyez que je vous connais, et que je vous rends toute la justice que vous méritez.

SEMPHRONIDE.

Seigneur ! votre Démocède a dû vous dire que la délicatesse de mon amitié s'est offensée, de ce que feignant d'avoir besoin de vos amis, vous ne vous soyez adressé

à moi qu'après vous être adressé a tous les autres. Cette préférence, je vous l'avoue, m'a humilié. Hé bien, qu'en est-il résulté ? J'ai pris le parti d'entrer dans vos vues, et de jouer un rôle dans la petite comédie dont vous vous régaliez. J'ai feint à mon tour, pour bien remplir mon personnage, un refus.

TIMON.

Ah ! ah ! bon ! Vous avez vu tout cela.... Je ne pouvais attraper tout le monde. Je vous prie, mes amis, que ce souvenir ne vous empêche point de vous livrer à des idées agréables. Le moment vous y invite, et vous savez que le meilleur festin est nul si la gaîté n'y préside. (*à ses esclaves.*) Apportez tout-à-la-fois les mêts que j'ai commandés moi-même, afin qu'il soit dis ingué, le banquet que j'offre, que je donne à mes bons, fidèles, sensibles amis....

(*Les esclaves placent sur la table les plats que Timon leur a fait preparer.*)

LUCIDÈS.

Quoi ! tous les plats sont couverts !.... Je devine. C'est une surprise agréable que Timon veut nous préparer....

SEMPHRONIDE.

Festin splendide ! j'en réponds ; mais de sa part rien ne nous surprendra plus.

LUCULLIME.

Tout ce que l'argent et la saison peuvent procurer, nous en goûterons.... Je le reconnais à ce goût, à cette magnificence !....

SEMPHRONIDE.

Délicieux repas !.... Le patron est toujours ce qu'il était.

TIMON.

Allons, que chacun prenne place. Vous serez également bien servis, quelque soit celle que vous occuperez. D'ailleurs, pourquoi donnerais-je quelque préférence à quelques-uns de vous autres ? Ne sais-je pas bien que vous valez tous autant les uns que les autres ?

LUCULLIME, *aux Sénateurs.*

Préparons-nous à jouir des délices d'un banquet où la générosité du noble Timon ne le cède qu'à la grâce avec laquelle il reçoit ses convives.... Tout ici est fait pour charmer également l'appétit, le cœur et les yeux....

(*Les convives s'asseyent.*)

TIMON, *debout.*

Adressons d'abord nos vœux au Ciel.... Dieux immortels ! l'homme est né trop ingrat pour sentir vos bienfaits. Gardez-vous, malgré vos présens multipliés, d'attendre rien de leur reconnaissance ; ne les répandez-pas tous à la fois, si vous ne voulez pas que vos autels soient déserts. Car si vous étiez réduits à emprunter des hommes, les hommes renonceraient bientôt au culte qu'ils vous rendent.....

LUCIDÈS, *bas à Lucullime.*

Quel est donc ce ton mystérieux du Seignenr Timon ? Je lui trouve aujourd'hui un air tout différent...

LUCULLIME, *bas à Lucidès.*

J'ai fait la même observation.

TIMON, *toujours debout.*

Dieux bons ! ne faites pas que le festin soit plus aimé que l'hôte qui le donne, ni que la gourmandise prenne l'accent de l'amitié.... Vous lisez dans les cœurs; abaissez vos regards sur tous mes amis qui sont ici rassemblés, et soyez, ô puissances suprêmes ! soyez pour eux ce qu'ils sont tous pour moi ! et qué vos dons à leur égard soient comme le festin auquel ils sont invités !.... (*Il fait signe à ses esclaves.*) Découvrez. (*Les esclaves découvrent les plats.*)

SEMPHRONIDE.

Que veut dire ceci ? Tous les plats sont vides !....

TIMON, *avec chaleur.*

Oui, vides, comme vos âmes, vos âmes cadavéreuses, que vous disiez remplies pour moi de tous les sentimens de l'amitié. Dévorez maintenant, dévorez, troupe affamée ! Beau cercle d'amis de bouche, vils amans de la fortune et de la bonne chère, vains fantômes sans solidité, loups affables, ours caressans; puissiez-vous n'assister jamais à d'autres fêtes que celle que vous donne aujourd'hui Timon, qui vous méprise, vous hait et vous maudit. Où sont donc présentement vos louanges, vos flatteries, vos lâches et dégoûtans mensonges ? rien dans l'estomac, vos langues ne peuvent plus aller.... Vous restez muets, étonnés.... vous fuyez.... (*Tous les convives se lèvent en tumulte.*) Où allez-vous donc, mes bons, mes sincères amis ? Attendez, attendez; je veux encore vous prêter de l'argent et non vous en emprunter. Quoi ! tous en alarmes et stupéfaits devant le néant des plats ! Hé bien, vous tous, soyez accablés de mes libéralités. (*Il fait un geste, et ses esclaves lèvent tous les plats, et menacent de les jeter à la tête des convives.*)... Honnête Lucullime, prends ta part !.... et toi aussi,

tendre Lucidès !.... et toi aussi généreux Semphronide.... et vous tous, bas esclaves à la tête inclinée, au genou prosterné, ridicules automates, attachés au palais du riche.... Fuyez..... ou mes valets vous assomment.

LUCIDÈS, *troublé et cherchant à s'enfuir.*

Il est devenu fou !.... Mon manteau.... où l'ai-je mis ?

LUCULLIME, *de même.*

Pouvez-vous expliquer quelle est cette fureur ?.... N'avez-vous pas vu mon toqet ?

SEMPHRONIDE, *de même.*

Elle est inconcevable !.... N'avais-je pas-là ma ceinture ?

(*Les Sénateurs, en se rencontrant, se heurtent les uns contre les autres.*)

1er. SÉNATEUR, *froissé par un autre.*

Et mon écharpe ? Prenez donc garde ! Hâtons-nous de sortir d'ici.

2e. SÉNATEUR.

Que ne suis-je loin.... Voulez-vous me renverser ? Qu'il est lourd !....

3e. SÉNATEUR.

Beau repas !.... Holà, donc, vous m'estropiez !.... ma jambe.

4e. SÉNATEUR.

Aye !.... aye !.... mon bras.

5e. SÉNATEUR.

Ma tête !....

6e. SÉNATEUR.

Mon épaule !....

TIMON, *à ses esclaves.*

Chassez, chassez cette meute heurlante, dévorante. Il n'y a plus ici de proie pour elle.

(*Les esclaves chassent les Sénateurs et sortent avec eux.*)

LUCULLIME, *avant de sortir.*

Suivez-moi : rendons-nous au sénat ; il vengera l'affront fait à ses plus illustres membres.

SCENE III.

TIMON, *seul.*

QU'IL périsse ce sénat discordant, ces sénateurs toujours prêts à trahir ou à mentir ! Que font-ils ? ils absolvent l'homicide et tuent l'homme probe. Ah ! que leur ivresse doit être dangereuse pour l'état. Mes vins ne les enflammeront plus ; ils iront ailleurs fomenter leurs détestables factions. Les voilà ces audacieux hypocrites, qui de la liberté ont fait une tête de Méduse. Tous ont fait le mal, ou l'ont souffert lâchement. (*Il s'arrête un moment, et dit ensuite* :) Tu pleures, Timon ! tu pleures !... Ah ! tu sens que la vengeance que tu implores ne te rendra point la douce illusion du sentiment qui faisait le charme de ta vie ! L'idole que tu adorais est tombée de l'autel ! (*Il se promène en silence, et dit ensuite* :) Non... la honte d'avoir été trompé par des flatteurs dont j'étais le ridicule jouet, n'humilie point mon amour-propre ! hélas ! ma crédule inexpérience ne soupçonnait pas dans l'âme des autres une dureté que je ne trouvais pas dans la mienne ! Non, l'édifice de ma fortune, en s'écroulant, n'ébranle point la fermeté de mon caractère. L'indigence

ne m'épouvante pas. Je n'aimais dans cette fortune que l'heureux pouvoir de la répandre sur ceux qui m'ont fait éprouver le besoin d'aimer. Mais, cruellement détrompé, me voir condamné au tourment de ne plus rien aimer !... Que dis-je ? je sens que la douleur, étouffant dans mon cœur tous les germes d'une passion que j'idolâtrais, va désormais y faire circuler tous les poisons de la haîne ; je sens avec effroi que je suis prêt de l'étendre sur tout le genre humain.... Haïr ! haïr ! cela est affreux.... Mais ce sentiment.... c'est le seul, hélas, qui m'attache encore à la terre ! oui, ne pouvant plus aimer, il faut que je haïsse.... Horrible volupté ! Dieux ! ce n'est qu'en devenant monstre, à l'exemple de tous ceux qui m'entourent, que je deviendrai, je crois, moins misérable. (*Il tombe anéanti.*)

SCENE IV.

TIMON, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, *fortement agité.*

M'EXILER !.... moi, dont ce bouclier les a si souvent défendus contre les javelots de l'ennemi ! m'exiler !... les ingrats ! ils ont banni Phocion. C'était un philosophe ; il leur pardonna. Alcibiade n'ambitionne point cet effort d'une vertu sublime. Non, combattre, voilà son plaisir ; vaincre, voilà sa gloire ; se venger, voilà son devoir.... et je le remplirai. Leur injuste décret manquait à ma gloire : oui, j'en jure par ce glaive. Je détruirai la caverne que le peuple trompé appela si long-temps le temple de la justice ; là des brigands affamés d'or, de sang et de domination, pillent, égorgent ou flétrissent ceux de leurs concitoyens dont ils redoutent les vertus,

ou dont ils convoitent les richesses. (*D'un ton plus calme.*) Mais, dans l'indignation qui me trouble, j'oublie que je suis chez Timon.... Le voilà, le malheureux, dont on publie par-tout le désastre! (*Il s'avance.*) Timon, je vous plains bien sincèrement, et je desire que mon amitié.....

TIMON, *se levant très-vîte.*

L'amitié!.... Quel mortel ose encore prononcer en ma présence ce mot qui fait sur moi l'effet que produit le blasphême sur une oreille pieuse....

ALCIBIADE.

Timon, reconnaissez la voix d'Alcibiade. Instruit de votre malheur, je suis venu vous apprendre le mien et vous faire mes adieux, avant de me rendre au lieu où le Sénat vient de m'exiler.

TIMON.

Le Sénat vous exile!.... Quoi! le héros de la Grèce! celui dont les trophées ornent les colonnes du temple de *Mars!* celui qui couvre Athènes des rayons de sa gloire! celui.....

ALCIBIADE.

Mais, puisque je vais vivre loin d'eux, ce n'est pas un malheur. D'ailleurs, cet affront est fait pour allumer toute mon indignation et pousser mon bras à frapper ses coups sur Athènes. Je vais ranimer le courage de mes troupes mécontentes, et gagner leurs cœurs. Il y a de la gloire à combattre de nombreux ennemis; et les guerriers ne doivent pas plus que les Dieux souffrir qu'on les offense impunément.

TIMON.

Dieux immortels! faites qu'il précipite sa vengeance

sur la tête de ces hommes pervers, qui craignent le regard de tous ceux qui ne leur ressemblent pas.

ALCIBIADE.

Ma vengeance ne tardera point ; et j'aime à croire que les immortels ont choisi mon bras, pour en être l'instrument terrible.

TIMON.

Quelle harmonie douce et nouvelle retentit à mon oreille !.... Alcibiade, tu es pour moi le génie de la justice, descendu des cieux pour m'annoncer le châtiment de mes vils et cruels ennemis.

ALCIBIADE.

Les malheureux Athéniens plongés dans un abîme de maux, tourneront les yeux vers Alcibiade.

TIMON, *vivement.*

Sans doute, joli garçon ! corrige ces insensés d'Athéniens, tu es né pour châtier Athènes ; les esprits y sont dans le délire ; punis ces misérables factieux qui veulent usurper la puissance. Voilà tout ce que je désire. Mais toi, Alcibiade, viendrais-tu me flatter ?.... écoute, l'adversité m'a éclairé ; elle m'a appris à ne faire dépendre que de moi seul toutes mes espérances.

ALCIBIADE.

Je suis ton ami et te plains....

TIMON.

Que me dis-tu !.... Tu ne sais donc pas que je ne veux plus avoir d'amis.... Des amis ! il n'y en a jamais eu.... Vas, laisse-moi ; car j'aimerais mieux être seul.

(*Il s'éloigne.*)

ALCIBIADE.

Le poids de l'infortune qui pèse sur sa tête a troublé sa raison. N'agravons point ses maux, et courons étouffer ce foyer de discordes, où sous le faux nom d'amis du peuple, sont les plus grands ennemis de la liberté publique.

(*Alcibiade se retire en faisant quelques gestes de compassion, et Timon va s'asseoir dans un fauteuil, la tête panchée dans ses mains.*)

SCENE V.

TIMON, FLAVIDIAS, *enveloppé dans son manteau. Les esclaves de Timon le suivent dans différentes attitudes douloureuses. Il se fait un moment de silence. Le jour commence à baisser. La lumière du salon s'affaiblit par degrés.*

FLAVIDIAS, *tristement, aux esclaves.*

Mes enfans, je vous l'ai déjà dit : retirez-vous ; votre présence ne peut que lui rappeler le souvenir douloureux de l'état brillant qui n'existe plus pour lui. Vous le voyez, tout le monde l'abandonne.

EUPOLIS.

Qui dans le monde entier aurait cru Timon si près de sa ruine ? tout est-il perdu, désespéré ? Ne reste-t-il rien ?

FLAVIDIAS.

Dans la situation déplorable où il se trouve, il ne peut pas même payer le reste de vos gages.

MYRPHON.

Une pareille maison renversée !.... un si généreux maître précipité dans la misère ! et pas un seul de ses amis qui tende les mains à son infortune !

FLAVIDIAS.

De même qne nous tournons le dos à notre camarade dès qu'il est jeté dans la fosse, ainsi ses amis, en voyant son opulence disparaître, s'échappent tous loin de lui....

DÉMOCÈDE.

Mais nous avons encore tout ce qu'il nous a donné.

MYRPHON.

Sans doute.

DÉMOCÈDE.

Eh bien, nous pouvons reconnaître les bontés qu'il a toujours eues pour nous ; notre tour est venu d'être aussi bons que lui, du moins autant que nous le pouvons.

MYRPHON.

Je fais une réflexion ; peut-être qu'il rougirait de recevoir quelque chose de ses esclaves. Flavidias, vous qui aviez la garde de son trésor, vous pouvez feindre d'y avoir trouvé l'argent que nous allons vous remettre.

DÉMOCÈDE.

Bien dit. Qu'il ne sache pas même que cela vient de nous. (*Il présente une bourse à Flavidias.*) Tenez, prenez, c'est là-dedans que nous avons rassemblé depuis douze ans.....

FLAVIDIAS, *ému et refusant.*

Ames honnêtes, braves amis! après tout ce que j'ai vu ici, votre procédé me touche infiniment; mais je dirai qu'il m'étonne, et qu'il étonnera beaucoup le malheureux Timon.

MYRPHON.

Et pourquoi? si la fortune a voulu que nous fussions relégués dans une classe avilie, en revanche la nature a voulu que nous nous relevassions à notre gré par nos sentimens. On voit tant de nobles penser comme des esclaves, pourquoi des esclaves ne penseraient-ils pas aussi comme des nobles?

FLAVIDIAS.

Mes honorables amis, encore une fois, je vous en conjure, retirez-vous. Je vous appellerai quand je croirai que vous pouvez vous présenter devant lui.

SCENE VI.

TIMON, FLAVIDIAS.

FLAVIDIAS, *à lui-même.*

Sa fortune renversée.... ce n'est rien encore; comment lui annoncer une plus terrible nouvelle? quel moyen prendrai-je pour lui apprendre que le sénat, par le décret infamant qu'il vient de lancer contre lui, à la sollicitation de ceux qu'il aimait le plus.....

TIMON, *se levant de son fauteuil, dit avec une joie amère.*

Flavidias! félicite-moi. Je souris maintenant avec dé-

dain sur tous les maux qui m'arrivent. Je me réjouis, en pensant qu'il n'est plus au pouvoir du sort d'en augmenter le nombre. J'éprouve un plaisir qui m'était inconnu, en bravant sa rigueur, en le défiant avec fierté de me porter de nouveaux coups. Je retrouve tout dans le néant de tout. (*Il se promène avec un air de satisfaction.*)

FLAVIDIAS.

Ferai-je évanouir, en lui montrant l'affreuse vérité, la chimère qui, dans ce moment, le trompe, mais le console ? lui arracherai-je le funeste et dernier plaisir dont il croit jouir ? non, jamais je n'aurai ce courage. (*Il s'éloigne.*)

TIMON.

Où vas-tu Flavidias ?.... Hélas ! tu crains la contagion de mon malheur, et tu fais bien.... (*A lui-même.*) Ma tête a donc le pouvoir de celle de Méduse ? elle pétrifie ceux que je regarde. Vas, Flavidias, vas, je ne regrette point ma postérité, puisque je ne serai plus environné de vaines peintures, telles que mes faux amis.

FLAVIDIAS, *les larmes aux yeux, à part.*

Ah ! s'ils n'avaient été que faux !.... Faut-il donc que ce soit ma main qui lui arrache le bandeau qui lui cache le plus grand de tous ses malheurs !

TIMON.

Qu'as-tu ? je te l'ai dit, que je me trouvais au-dessus des coups du sort ; que je n'en avais plus rien à craindre.

FLAVIDIAS.

Hélas ! vous vous trompez !

TIMON.

Je me trompe ! et quel est ce nouveau revers ? parle... me voilà déjà fait au malheur.... achèves.

FLAVIDIAS.

Le sénat vient de rendre un décret qui vous chasse d'Athènes

TIMON.

Moi ! et sur quel prétexte ?

FLAVIDIAS.

Sur ce que votre grande opulence a donné l'exemple d'un luxe nouveau, sur ce que vous avez hâté les progrès de la corruption publique, tandis que votre plus grand crime est d'avoir trop enrichi d'artistes, trop fait de bien. (*Ici Timon tombe dans une espèce de stupeur, et Flavidias continue.*) J'ai vu Lucullime, Lucidès, Semphronide, s'empresser à faire prononcer ce décret flétrissant. Je les ai vus étincelans d'une joie barbare, remettre dans les mains de vos avides créanciers le pouvoir de se saisir du dernier de vos meubles. Leur cohorte va assiéger votre maison, et déjà le peuple assemblé applaudit à leur insolent triomphe.

TIMON.

Qui osera désormais être bon, puisque la bonté qui fait les Dieux, engendre tant d'ingrats.

FLAVIDIAS.

Au milieu de ces cris tumultueux, j'ai traversé la foule, couvert de mon manteau, et je viens, ô mon maître, vous demander....

TIMON, *d'un ton calme, mais sombre.*

Dans la fierté d'une âme droite et pure, je fuis pour jamais cette ville odieuse, repaire de mes monstrueux amis.... Des racines, des racines.... un désert.... une bêche et un hoyau..., justes Dieux! voilà tout ce qu'il me faut.... La nature de l'homme est perverse; tout est oblique et faux dans le cœur humain. Maudites soient les fêtes, les sociétés et les assemblées des hommes..... ils se réunissent pour se pervertir. Timon hait et méprise son semblable, et se hait lui-même.

FLAVIDIAS.

Ah! j'accompagnerai vos pas, mon cher et honoré maître..... je vous servirai toujours avec le plus tendre dévoûment..... je veux vous suivre.....

TIMON.

Non.... tu es né de la femme.... pas un seul mot de plus.. je ne puis plus rien aimer. Si tu crains mes malédictions.... fuis.... ne fréquentes jamais les hommes, et que je ne te voie plus.... Oh! que l'espèce humaine est vile!

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente une épaisse forêt. On y voit une caverne obscure, à l'entrée de laquelle se trouve une grosse pierre et les habits d'un esclave.

SCENE PREMIERE.

TIMON, *seul.*

CACHÉ dans le fond ténébreux de cette caverne, c'est-là que je pourrai vous échapper, monstres à face humaine, plus redoutables pour moi que les bêtes féroces, dont les sourds rugissemens se prolongent dans l'épaisseur de cette forêt : habits de la pauvreté, je ne vous quitterai plus. O nuit ! accours ; caches-moi le genre humain ; caches-moi l'homme, cet être hideux ; caches-moi ses crimes.... (*Il creuse la terre.*) O terre ! cèdes à mon travail journalier une grossière nourriture, et que l'homme qui te demande quelque chose de plus, reçoive de toi les plus violens poisons.... Non, l'homme ne peut supporter une grande fortune sans méconnaître sa nature ; c'est ici que je retrouve toute ma dignité, et que je me sens le droit de mépriser, de haïr l'espèce humaine ; c'est d'ici que j'apperçois le torrent des iniquités rouler ses flots impurs dans le sein d'Athènes. Ville abominable ! ne perds point tes vices ; que la femme adultère y brave toujours la pudeur, en commettant le crime, sous les yeux même de son époux ; chasteté, sors du cœur des

jeunes filles ; obéissance, peris dans le cœur des enfans. Crainte, respect, amour des Dieux, paix, justice, bonne foi, subordination domestique, tranquille repos des nuits, union des concitoyens, é ucation, mœurs, religion, vous êtes disparus, vous êtes anéantis, et remplacés par tous les crimes et les désordres contraires.... Dépositaires infidèles, plutôt que de rendre l'argent, tirez vos poignards, et coupez la gorge à ceux qui vous demandent des comptes. Serviteurs, volez avec adresse ; vos graves maîtres sont des brigands à la large main, qui pillent au nom des lois. Jeune fils débauché, pour jouir du trésor de ton père trop lent à mourir, arraches de ses mains sa béquille veloutée, et d'un coup parricide brise sa tête chauve. Athènes est mûre pour la ruine ; Dieux ! voici l'instant de la frapper.... Que du moins je sois toujours loin de toi, cité détestable, peuple d'êtres insensibles ou féroces.... L'haleine des Athéniens est mortelle pour moi ; je sens qu'elle me tuerait. (*Il creuse la terre.*) Que vois-je, de l'or ! O métal corrupteur, funeste poison des vertus, tu m'as rendu trop malheureux, pour te chercher encore.... Voilà de quoi faire condamner l'innocent, justifier le coupable, commander les crimes, et faire calomnier les vertus.... Rentres en terre, et restes-y caché pour jamais. (*Il marche.*) Mais, qu'entends-je ?.... quels sons nouveaux dans ces lieux sauvages !.... qui vient encore me tourmenter jusques dans le creux de cet antre désert ?....

SCENE II.

TIMON, TIMANDRA, PHRYNIA, ALCIBIADE *en habit de guerrier, des soldats armés, et des instrumens militaires l'accompagnent.*

ALCIBIADE, *à sa troupe.*

REPOSONS-NOUS un moment sous l'ombre de cette forêt. (*Aux tambours.*) Vous, cessez d'épouvanter les échos de ce lieu solitaire. (*Il s'avance.*) Encore un jour, tu me verras dans tes murs, insolente cité; j'y terrasse le monstre aux cent têtes; j'arrête les proscriptions; le peuple respire libre d'un joug sanglant. (*Il apperçoit Timon.*) Quel est ce mortel, dont les vêtemens annoncent la plus affreuse misère? Est-ce un esclave échappé aux — des tyrans de l'aréopage? C'est Timon!

TIMANDRA.

Il n'est pas reconnaissable.

PHRYNIA.

Est-ce là cet Adonis d'Athènes, dont tous les échos répétaient les louanges?

TIMANDRA.

Quelle métamorphose! non, ce n'est plus le même homme.

PHRYNIA.

Non, certainement.

TIMON.

Je suis toujours le même; mais je n'ai plus d'or....

On ne m'aimera plus ; c'est ce que je veux, et ce que je désire, sur-tout de vous.... Un peu de haîne même, pour prix des vérités que je pourrais vous dire....

TIMANDRA.

Quel ours !....

PHRYNIA.

Mais il fait peur ! il faudra l'enchaîner.

TIMON.

Le plaisir et la vanité, voilà vos deux idoles ; c'est à leurs pieds que vous enchaînez et que vous détruisez chaque jour la vérité, l'honneur, et jusqu'à la bravoure.... Vous n'avez d'autre caractère que celui que vous empruntez de vos passions changeantes, mais toujours funestes à la vertu.... Voilà mon dernier mot....

ALCIBIADE.

Pardonnes-lui, cher Timandra ; ses revers ont égaré sa raison. (*à Timon.*) J'ai appris avec douleur comment l'ingrate Athènes oubliant ton mérite et tes grands exploits....

TIMON.

Tu fais donc la guerre aux Athéniens ?

ALCIBIADE.

Oui, Timon, et j'en ai sujet.... tu le sais.

TIMON.

Que les Dieux les punissent par ton épée victorieuse.... Les laches ! que n'ont-ils pas enduré ! Vas, que ton glaive n'en épargne pas un seul. Si tes soldats frappent un vieillard, malgré ses cheveux blancs, crois que c'est un infâme usurier. Si le fer atteint la matrône, point de

remords, rien n'est honnête en elle que ses vêtemens, son cœur est prostitué. Allons, suis tes tambours; surtout ne te sépares pas de ces trompeuses beautés; partout, je te le certifie, elles seront plus fatales que ton épée.

PHRYNIA.

Ecartons-nous de cet homme odieux.

TIMANDRA.

Comment a-t-il pu éprouver une aussi étrange révolution?

ALCIBIADE.

Nous ne faisons ici que l'aigrir.... partons. Battez, tambours, préludez à mes victoires.... Marchons vers Athènes, et que toute tyrannie cesse.... Adieu, Timon; si je prospère à mon gré, je reviendrai te revoir.

TIMON.

Je t'en dispense; châtie, châtie seulement l'espèce humaine, corrompue, avilie dans nos murs, dont je voudrais, moi, être l'exterminateur.

ALCIBIADE.

Aux armes! soldats; sonnez, trompettes! que le bruit éclatant de vos sons, en se répandant sur notre route, rallie, augmente le nombre de ceux qui vont avec moi servir ma vengeance. L'immortelle cause de la République, si long-temps outragée par les plus injustes et les plus méprisables des hommes.... Vengeance! c'est elle qui doit nous réconcilier avec toute la Grèce et l'univers. (*Il sort avec ses courtisanes. On entend une marche militaire, dont les sons diminuent à mesure qu'Alcibiade s'éloigne avec ses troupes.*)

SCENE III.

TIMON, *seul, après un moment de silence.*

Je respire plus facilement à mesure que ces humains s'éloignent de mon asyle. (*Il se promène.*) O nature! toi dont le sein fécond enfante et nourrit tout; toi qui, de la même substance dont tu formes le plus odieux de tes enfans.... l'homme.... engendres la couleuvre bleuâtre, le serpent venimeux, le tigre carnacier, pourquoi n'as-tu pas mis sur le front des pervers le signe dont tu empreins tes créatures les plus abhorrées? (*Pendant qu'il marche, il voit paraître Spondéas et Pictomane, il s'écrie* :) Encore des hommes! quand finira la race humaine? Malédiction sur eux, malédiction sur moi! ce sont des artistes qui me poursuivent. Dieux! je deviens étranger à moi-même; déjà j'éprouve un sentiment qui ressemble à la haine, et la haine n'était pas faite pour mon cœur.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE IV

TIMON, PICTOMANE, SPONDÉAS.

SPONDEAS.

Je vous le certifie, camarade; ainsi que sa banqueroute n'était qu'un artifice pour éprouver la fidélité de ses amis, de même son infortune n'est qu'apparente dans une aussi affreuse solitude : il y a rencontré des trésors.

PICTOMANE.

Des trésors! serait-il possible?

SPONDÉAS.

C'est un fait certain.

PICTOMANE, *à Spondéas.*

Quelque avare, peut-être, qui, craignant que les voleurs.....

SPONDEAS.

Vous le verrez encore fleurir dans Athènes, et briller parmi les plus opulens.... payer des tableaux....

PICTOMANE.

Et des vers.... Le voici.... il ne sera pas mal-à-propos d'aller lui offrir nos hommages.

SPONDÉAS.

Sans doute.... et de ce pas....

(*Ils abordent Timon.*)

N'avais-je pas raison de dire que les Dieux n'abandonneraient jamais l'honnête et vertueux Timon. Eh! bon jour, mon cher convive, le plus beau, le plus aimable, le plus charmant des humains!....

TIMON.

Ah! bon jour, le plus vorace des vautours.

SPONDEAS.

Il est toujours le même, plaisant, facétieux, toujours l'homme aux bons mots. J'apporte avec moi une chanson à boire, mélodieuse et toute nouvelle.

TIMON, *à part.*

Les misérables ont sans doute cru que j'avais retrouvé de l'or.... C'est à coup sûr ce Spondéas qui aura fait

ce vers de tragédie : *Qu'il est bon en péril d'abdiquer la vertu !*

SPONDÉAS.

Savez-vous ce que j'ai appris ? C'est que le peuple et les magistrats assemblés allaient vous redemander, pour vous accorder les honneurs qui vous sont dus, honneurs tardifs sans doute ; et voici le projet de décret que j'ai rédigé en votre faveur : *Vu que Timon a toujours bien mérité de la patrie, qu'il a toujours remporté, et en un même jour, les prix de tous les exercices dans les jeux olympiques....*

TIMON.

Fort bien ! je ne m'y suis jamais trouvé, même comme spectateur.

SPONDÉAS.

Eh ! qu'importe ! n'étiez-vous pas alors, et n'êtes-vous pas encore maître d'y aller quand il vous plaira ? laissez-moi continuer le détail de vos belles actions ? je les connais, et personne ne me contredira.

TIMON, *à part.*

Oh ! les infâmes ! très-certainement ils me croient possesseur de beaucoup d'or.

SPONDÉAS.

Vu que l'année dernière, dans la guerre du Péloponèse, il a fait des prodiges de valeur, et passé au fil de l'épée deux bataillons de Spartiates.

TIMON.

Comment cela peut-il se faire ? je n'avais point d'armes alors, et je n'ai pu, en conséquence, m'enrôler avec les autres.

PICTOMANE.

Il est beau, Timon, d'être modeste sous les lauriers; mais vos concitoyens seraient coupables d'ingratitude envers vous et envers la patrie, s'ils différaient de buriner tant de glorieux exploits.

TIMON, *à part.*

Je ne connais pas deux mortels d'un aussi méprisable caractère.... Qu'ils sont bien accouplés!.... l'un immolerait le dernier des peintres; l'autre étoufferait son rival, son plus malheureux confrère.

PICTOMANE.

J'ai déjà tracé le dessin du tableau qui sera placé à côté de celui de Minerve, dans la citadelle. Votre main droite portera un foudre, symbole de votre valeur et de votre éloquence victorieuse. Votre tête sera décorée de rayons éclatans et de sept couronnes....

TIMON.

Oh! je n'y puis plus tenir; ennuyeux flatteurs, fourbes, hypocrites, lâches, et non moins orgueilleux, vous sentirez toute la pesanteur de mon hoyau. (*Il les frappe.*)

SPONDÉAS.

O crime! ô tyrannie! ô liberté! comment, tu ôses porter la main sur un citoyen, sur un poëte fameux qui fait chanter tout Athènes; moi, l'âme des fêtes publiques; vas, vas, tout mon parti criera avec ma muse que tu es un conspirateur et le complice soudoyé des ennemis de l'état. Nous te verrons bientôt conduire à la potence.... scélerat, qui as mis dernièrement le feu à la citadelle.

TIMON.

Mon ami, ta calomnie est bien mal-adroite. La citadelle n'a point été brûlée.

PICTOMANE.

Insigne voleur, tu t'es enrichi en pillant le trésor public....

TIMON.

Il n'a point été pillé.

PICTOMANE.

Il le sera au premier jour par tes conseils, et je dirai qu'on trouvera chez toi tout ce qu'il contenait.

TIMON, *en fureur.*

Vil couple de coquins! Eh bien! prenez ceci d'avance pour votre bonne découverte. (*Il prend un bâton et les chasse.*)

SPONDÉAS.

O Dieux! dans un pays libre! il m'a cassé l'épaule. Vas, vas, tu liras la satyre que je prépare contre toi.... Mon style impétueux te punira.... La postérité apprendra....

PICTOMANE.

Je suis blessé à la main, moi, le successeur d'Apelles, l'immortaliseur des glorieux martyrs de la patrie; mais de celle-ci je ferai ton portrait au naturel.... hideux comme toi....

TIMON.

Scélérats! vous n'abandonnerez pas mon désert sans être chargés de mes dons.... Tenez, voilà ce qui vous est dû. (*Il les frappe.*)

SCENE V.

TIMON, *seul, jetant son bâton.*

PUISSE la réception que je leur ai faite se savoir dans tout Athènes. Elle empêchera sans doute leurs semblables de venir m'importuner. Aucun d'eux, je crois, n'en sera tenté, pas même cet Apémentès, dont la vertu farouche me donnait, d'un ton brutal, des leçons dont j'aurais dû profiter. Eh! qu'il me fuie aussi lui, comme je fais le genre humain! Dieux! Dieux! le voilà! je ne puis l'éviter.

(*Il se met à travailler.*)

SCENE VI.

TIMON, APÉMENTÈS.

APEMENTÈS, *considérant Timon.*

C'EST Timon qui laboure ici près d'un champ pierreux. Quel cortège! qu'il est différent de l'ancien. Je vois à ses côtés la pauvreté, le travail, la force, la sagesse, la vigueur et la troupe des vertus, enfans du besoin. J'y ai vu le faste, l'arrogance, la sotte vanité, la folie, la mollesse, la fourberie et mille autres compagnes de cette espèce, qui s'emparaient du cœur et de l'esprit du prodigue. Avec elles il ne faisait que des fautes. Il estimait tout ce qui est méprisable : il recherchait tout ce qui était dangereux pour lui ; il donnait tête baissée dans tous les travers, et les parasites ont déjà oublié s'il existât jamais un Timon.

TIMON.

Tu viens ici m'étaler ton orgueil. C'est lui qui te fait

parler. Tu ne méprisais pas mes richesses, mais tu les enviais. Vas, si j'ai renoncé à la société des hommes, sais-tu pourquoi? C'est que je les ai trop chéris.

APÉMENTÈS.

On m'a rapporté que tu voulais m'imiter, mais cela n'est pas naturel en toi. Qu'est-ce que ta misantropie toute nouvelle? Elle est née du changement subit de ta fortune : mais qu'elle renaisse demain, tes ridicules et ta folie renaîtront : or, pour la ressusciter promptement, sers-toi des moyens dont on s'est servi pour te la faire perdre.

TIMON.

Comment?

APEMENTÈS.

Deviens à ton tour faux, fourbe, flagorneur, traître et rampant. Retournes dans ta superbe Athène ; après avoir été la dupe de ce troupeau d'adulateurs, sois leur modèle : que dis-je ! surpasses-les, cela est facile. Il est encore des *Timon* dans Athènes. Le nombre des fous y abonde. Mais vainement y chercherais-tu un Apémentès. La nature ne recommence point un caractère comme le mien. Ne t'avises donc pas de vouloir me contrefaire ici, comme le singe contrefait l'homme. Si tu n'avais pris les grossiers haillons que tu portes, que pour humilier le sot orgueil de tes pareils, je t'approuverais peut-être; mais songes que ce n'est que par désespoir que tu as endossé le vêtement que j'ai choisi, moi, par goût; tu ne fais enfin que par humeur ce que je fais par principe. N'importe, j'aime à te voir comme tu es, et je sens que je te méprise moins dans l'état où tu es tombé.

TIMON.

Ecoute, Apémentès, je n'examine point si tu flattes

ici à ta manière jusqu'à l'homme dont tu n'as plus rien à craindre ni à espérer; mais saches qu'il y a une grande distance entre nos caractères. Tu es né dur, intraitable; tu as profané les livrées de la sagesse, en portant tout à l'excès Dans ta férocité misantropique, tu n'as jamais eu de sacrifices à faire, parce que, né dans l'extrême indigence, tu as souffert tous les maux de la nature et ceux de la société, avec une docilité rampante; mais si, comme moi, dès ton berceau, tu avais été pressé dans les bras caressans de la fortune, tu n'aurais jamais souri à ses dons, que pour en faire le plus coupable usage; tu aurais joui avec orgueil, avec hauteur, avec insolence: tu n'aurais pas aimé comme moi à donner à tous, à réconcilier les frères divisés, à rétablir la bonne intelligence entre les époux: j'ai regardé l'amitié comme le premier de tous les biens; aussi ma bienveillance s'étendait-elle à tout le monde, et il suffisait d'être homme pour intéresser mon cœur. Toi, tu n'as connu aucune de ces douces liaisons qui marient les âmes sensibles.... L'âpreté n'est point la franchise du caractère; la licence, n'est point la courageuse liberté du philosophe. C'est le refuge de tes pareils. Et comment aurais-tu été trompé, trahi, toi qui, étranger à la société, as constamment repoussé tous les humains?

APEMENTÈS.

Eh! voilà mon titre de gloire.

TIMON.

Gardes-le. Qui te disputerait tes admirateurs ou tes prosélytes. Je suis dépouillé de tout, il est vrai, mais je le suis sans remords. Me voilà malheureux, mais il me reste le souvenir de ne l'avoir point toujours été, et surtout d'avoir empêché plusieurs de le devenir....

APÉMENTÈS.

Tu fais encore le fier.

TIMON.

Certes, oui, de n'être pas toi. Je n'ai plus besoin de tes leçons. Ma chûte m'en a dit, plus dit en un instant que tu ne pourrais m'en dire. C'est moi qui puis t'instruire à mon tour.

APEMEMTÈS.

Qui ! toi ! censeur des hommes ! toi leur éternel dupe ! Eh ! tu n'es encore qu'à l'entrée de la longue carrière de maux, d'opprobres, de mépris, de douleurs et d'humiliations de toute espèce, qui va s'ouvrir devant toi ! Bientôt Amarilla viendra t'offrir son cœur, Saltidès ses danses, ton cuisinier ses festins, ton intendant ses avances, tes créanciers leurs bourses, tous tes amis leur éternelle amitié. Les pierres de cette caverne ne te garantiront point des traits qu'ils vont lancer contre ta crédulité. Entends-tu d'ici tous les sarcasmes qui circulent dans Athènes.... je vais te les répéter.

TIMON.

Tu le peux. Je suis au-dessus de ces traits, au-dessus de tout. Je me sens le courage de vivre seul. Chassé de ma patrie, que d'autres versent des larmes sur ses malheurs, et qui n'irait pas s'enfoncer dans les forêts, pour éviter l'aspect hideux de tant d'hommes aussi froidement cruels. Vois-tu le creux de ce rocher ? voilà mon dernier asyle ; il deviendra mon tombeau. Mon aversion pour la perfide cruauté est grande, mais en même-temps, celui qui n'a rien aimé soulève également mon âme.

APEMENTÈS.

Moi, chérir quelqu'un dans la République d'Athènes, qui est devenue un repaire de bêtes féroces ?....

TIMON.

Et pourquoi donc en es-tu sorti, Apémentès ?

APEMENTÈS.

Adieu, je te hais.

TIMON.

Quand de tous les Athéniens il ne restera plus que toi de vivant, viens me l'annoncer.... alors tu seras le bien venu.

SCENE VII.

TIMON, *les Députés du Sénat d'Athènes, escortés d'un nombreux cortège.*

TIMON.

RESPIRONS. (*Appercevant des députés.*) Quoi ! encore des visages humains !

1er. Sénateur, *aux autres.*

Si l'on m'a bien indiqué sa retraite, elle ne doit pas être loin d'ici. (*Ils s'avancent.*)

TIMON, *de loin.*

Retirez-vous, n'approchez-pas, ou craignez.....

2e. Sénateur.

Je le reconnais au son de sa voix : avançons.

TIMON.

N'avancez pas ! c'est ici mon tombeau ; et qui ose profaner les tombeaux ? (*A l'entrée de sa caverne.*) Quelle main sacrilège lèvera le voile de la mort qui déjà me couvre....

3e. Sénateur.

Seigneur, dans quel état nous vous trouvons ?.... Daignez....

1er. Sénateur.

Hélas ! nous vous plaignons.

TIMON.

Me plaindre ! je suis bien..... car je suis loin de vous et de votre ville.

3e. Sénateur.

Seigneur, le Sénat vous salue par notre voix.

TIMON.

Le Sénat !.... Que me veut-il ?

3e. Sénateur.

Reconnaissant l'erreur qui lui a fait commettre une injustice qu'il veut réparer, il nous envoye vers vous pour vous conjurer de revenir à Athènes. Oubliez une injure dont nous-mêmes nous sommes très-affligés. Le peuple qui, rarement revient de ses préventions, les abjure, sent, avec le besoin qu'il a du secours de Timon, l'indignité de son procédé ; il implore votre assistance. Tous confessent que leur ingratitude envers vous fut trop grande, et poussée trop loin. Mais, à force d'honneurs accumulés sur votre personne, il effacera, à ce qu'il espère.....

TIMON.

Des honneurs !.... Je souffre à votre vue. Pestes publiques, vous, auteurs de tant de maux ! Oui ! je ne le déguise pas, je souffre ici pour toute la Grèce.

1er. Sénateur.

Seigneur, je crains bien que dans ce désert votre santé altérée....

TIMON.

Oui ! je suis malade de dégoût, de dégoût de ce monde, d'où vous avez banni le règne de la justice, des mœurs et des lois.... mais bientôt je guéris.... Il me tarde de voir arriver le jour où je jouirai d'une éternelle santé.

1er. Sénateur.

Ne refusez point de revenir parmi nous ? Athènes, que l'armée d'Alcibiade menace de détruire, vous appelle, seigneur, pour la défendre contre les armes de ce rebelle furieux. Vous pouvez tout sur Alcibiade. Serez-vous sourd à la voix de votre patrie, qui implore votre secours ?

TIMON.

Ma patrie.... elle me fut chère, je m'en souviens. Mais je n'ai plus de patrie, je suis mort à l'univers.

2e. Sénateur.

Vos concitoyens vont périr, si votre voix toute-puissante ne repousse point les attaques du cruel Alcibiade.

TIMON.

Ils vont périr sous ses coups ! Que me font leurs désastres ? quels désastres pourront jamais expier les longs forfaits des Athéniens, et de vous autres, sur-tout, Séna-

teurs ? qui pourrait s'empêcher de vouer dans son cœur une haine légitime, une aversion sans bornes aux auteurs de tant de barbaries ; d'ailleurs l'Athénien ne fait pas plus d'attention à son bienfaiteur, qu'à de vieilles épitaphes brisées ou effacées par le temps. Qui était plus dévoré qne moi de l'amour du bien public ? qui manifestait mieux l'expression de la fraternité la plus franche ?

1er. SÉNATEUR.

Il est vrai.

TIMON.

Enfin, quel homme a porté plus loin que moi la bienfaisance et la générosité ?

2e. SÉNATEUR.

Nous n'avons pas tous été cruels.... Soyez généreux encore !

TIMON.

Non ! je me suis endurci, puisqu'ils l'ont voulu. Il faut bien enfin leur ressembler.

3e. SÉNATEUR.

Nous n'avons pas tous été vos ennemis. Ecoutez la miséricorde.

TIMON.

Ils en ont banni jusqu'au nom !.... Les scélérats ! ils craignent aujourd'hui les plus justes représailles. Allez, je ne veux pas quitter ma solitude. Je reste seul ici avec ma bêche et mon hoyau, pleurant sur vos crimes, et retournant la terre, notre mère commune ; mais satisfait, dans mon désert, de ne plus être témoin de la prospérité des méchans, dont la vue afflige l'homme de bien.

1er. SÉNATEUR.

Quoi ! nous ne gagnerons rien sur ce cœur ulcéré ?. guerre va rougir de sang les pavés de notre malheureuse ville.

TIMON.

Eh bien ! c'est la suite de tout ce que vous avez fait ; vos lois politiques, vos lois civiles, toutes ne sont-elles pas cruelles ? que doit donc être la guerre ?

2e. SÉNATEUR.

Vos compatriotes éplorés vous supplient.

TIMON.

Mes compatriotes ! sont-ils encore des hommes, après leur lâche indifférence ?.... Impassibles témoins de vos nombreux attentats..... mais soit : je leur donnerai un secret qui les sauvera tous ; oui tous, s'ils le veulent, des fureurs d'Alcibiade.

1er. SÉNATEUR.

Oh ! il s'appaise.

2e. SÉNATEUR.

Ceci me plaît assez.... J'espère.

3e. SÉNATEUR.

Il se rendra.... Ecoutons.... J'espère aussi.

TIMON.

Dites donc aux Athéniens, et de préférence aux Sénateurs, si jaloux de conserver leur existence, qu'il y a dans cette forêt de très-beaux arbres, fort commodes pour ceux d'entreux qui, en se faisant justice, voudront y finir leur

destinée : voilà l'offre du dernier service que je peux et que je veux leur rendre.

1er. SÉNATEUR.

Sortons.

2e. SÉNATEUR.

Nous le verrons toujours le même.

3e. SÉNATEUR.

Toute notre espérance en lui est donc éteinte ?

1er. SÉNATEUR.

Retournons, et tentons quelqu'autre moyen d'écarter l'affreux danger qui nous menace.

3e. SÉNATEUR.

Ce danger demande un prompt remède.

TIMON, *seul.*

Soleil ! caches tes rayons ! Dieux ! (*Regardant au loin.*) cet astre si beau ! cette terre si magnifique ! et l'homme si affreux dans ce beau monde ! Dieux ! où sont vos tonnerres ? eh ! pourquoi ne les voit-on plus lancer leurs flammes vengeresses contre les coupables ? qui pourra désormais les retenir ? eh ! que ne feront point le crime insolent et l'audace effrénée, lorsqu'ils seront assurés de l'impunité ? Dieux ! dans ces épouvantables jours, donnez du moins une marque de votre puissance ; l'homme n'est plus fait à votre image. Que je ne voye plus les mœurs cruelles des Athéniens, la multitude des délateurs, la horde des brigands, la foule des assassins, et ces nombreux forfaits, tous commis, pour comble d'horreurs, au nom sacré de la patrie. Dieux ! délivrez-moi de cette cité si froidement criminelle.... Cette terre me reste, elle

saurait mêtre enlevée ; et parmi les végétaux qui couvrent son sein, j'y trouverai les poisons qu'elle y fait croître, et que mon désespoir implore. Oui, vous permettrez, justes Dieux, que parmi ces plantes sauvages.... (*Il cherche parmi celles qui environnent sa caverne.*) Je connais la vertu libératrice de celle-ci. (*Il l'arrache.*) O joie ! nature, je te pardonnes de m'avoir fait naître, puisque tu m'as accordé la faculté de ne plus exister. (*Il suce avidement les fruits attachés à la plante.*) C'en est fait ; mon destin est rempli. Je sens de la volupté à mourir. J'ai besoin de ne plus voir Athènes et la lumière. Oui ! bientôt je ne serai plus témoin des crimes qu'elle a soufferts dans son sein. (*Il s'enveloppe la tête de son manteau, s'assied sur la pierre de sa caverne.*) La mort vient, je la sens, ou plutôt je la savoure. Puisse mon dernier soupir être celui de tous les méchans !....

Fin du cinquième et dernier Acte.

BERTRAND-QUINQUET, Imp. du PRYTANÉE FRANCAIS, rue Germain-l'Auxerrois, N°. 53.